

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XLI, No. 217

SEPTEMBRE
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulo

Notes sur Bertolt Brecht

N.D.L.R. — *Il y a deux ans mourait l'un des plus grands écrivains et hommes de théâtre de notre époque, Bertolt Brecht. Comme Shakespeare et comme Molière, Brecht a été metteur en scène et directeur de troupe et c'est au contact des acteurs, parmi les décors et les répétitions, face aux réactions du public, qu'il a perfectionné son art dramatique, qui a eu ainsi comme celui de ses grands devanciers un caractère expérimental, au sens où la science expérimentale s'oppose à la science purement théorique. Le théâtre de Brecht exprime la condition de l'homme de tous les temps dans les circonstances aiguës que lui impriment les grandes guerres et les révolutions, les découvertes scientifiques et les profondes misères de notre temps exemplaire.*

Le Dr. Bunge, l'un des amis les plus intimes du grand écrivain, membre de l'Académie des Lettres de Berlin et directeur de la « Bertolt Brecht Archiv », a bien voulu écrire l'article que voici à l'intention de nos lecteurs.

Bertolt Brecht est né en 1898 à Augsbourg, en Allemagne du Sud. Il n'est pas originaire de la classe qui, aujourd'hui chante ses chansons, et pour laquelle il a créé une nouvelle méthode de style et un nouveau théâtre : le père de Brecht était directeur d'une papeterie, sa mère descendait d'une

famille de magistrats. Mais la première guerre mondiale fit naître des doutes en Brecht, sur le système de la société humaine dans laquelle il venait au monde ; comme infirmier d'un hôpital militaire, l'étudiant en médecine qui suivait des cours de science et de philosophie vécut la dernière année de la guerre.

Brecht voit les souffrances et comprend que la guerre est inhumaine ; il voit l'injustice et comprend que l'ordre social est désorganisé : il devient l'ennemi de la guerre et de l'Allemagne impériale. Chantant ses premières chansons devant les blessés de guerre, il répand parmi eux des idées rebelles au régime régnant. Quoique ses vers passionnés manquent encore de dessein politique bien déterminé — c'est une simple protestation contre les circonstances qui privent l'homme de sa qualité humaine, c'est des sarcasmes sur la stupidité qui se manifeste autour de lui dans le tapage chauvin des hourras — ils mènent déjà l'attaque contre ceux qui tirent profit des circonstances.

Or, Brecht ne se contente pas de l'ironie nihiliste, telle qu'elle prédomine encore dans sa pièce « *Trommeln in der Nacht* » (*Tambours nocturnes*), couronnée du prix Kleist ; il ne se contente pas non plus de l'hostilité envers la civilisation, révélée dans sa première pièce *Baal*. Il se rend compte que l'on ne peut lutter avec efficacité contre la guerre et le paupérisme qu'en recherchant leur origine et en dénonçant leur absurdité en public. Se ralliant pendant la guerre à l'U.S.P.D. (aile gauche des sociaux-démocrates), il est membre du conseil des ouvriers et soldats à Augsbourg en novembre 1918 et prend parti pour la classe ouvrière. Les échecs des ouvriers révolutionnaires allemands, au cours des combats entre 1918 et 1923, et le fait que son nom

figurait sur la liste des gens à arrêter, pendant le coup de force hitlérien à Munich, ne provoquent en Brecht aucun éloignement de la politique, comme c'est le cas alors de beaucoup d'intellectuels. Ces faits éveillent plutôt en lui le besoin d'une connaissance plus profonde et plus scientifique des événements et des rapports sociaux. En 1925, il fréquente les cours à la « Marxistische Arbeiterschule » (Ecole marxiste des ouvriers) à Berlin.

Pendant ce temps Brecht s'était déjà fait une réputation d'écrivain. Avec Lion Feuchtwanger, il avait terminé « Das Leben Eduards des Zweiten von England » (*La vie d'Edouard II d'Angleterre*), il avait achevé « Im Dickicht der Städte » (*Au taillis des villes*), et « Bertolt Brechts Hauspostille » (*Sermonnaire de Bertolt Brecht*), son premier recueil de poèmes, avait paru. « Mann ist Mann » (*L'homme c'est l'homme*) avait vu sa première, et « Die Dreigroschenoper » (*L'opéra de quat'sous*), avec la musique de Kurt Weill, avait fondé en 1928 la réputation internationale de Brecht. Le scandale que les nazis provoquèrent en 1930, lors de la première de « Aufstieg und Fall der Stadt Mahagonny » (*La montée et le déclin de la cité de Mahagonny*), qu'accompagnait aussi une musique de Kurt Weill, manifesta clairement le parti que Brecht avait pris, bien qu'il reconnût plus tard : « Jusque-là, mes connaissances politiques étaient médiocres à en avoir honte. » Durant la période qui suit, Brecht écrit « Versuche » (*Esquisses*) et « Lehrstücke » (*Pièces instructives*) qui ne tiennent nullement compte du fait que le public du théâtre, plein de snobisme, veut être distrait, mais qui, au contraire, exposent des connaissances révolutionnaires et veulent être des directives d'action. En font partie « Der Jasager » (*Le béni-oui-oui*), « Das Badener Lehr-

stück vom Einverständnis » (*La pièce badoise de l'accord*), « Die Massnahme » (*La mesure*), « Die Heilige Johanna der Schlachthöfe » (*La Sainte*



Un portrait de Bertolt Brecht.

Jeanne des abattoirs) et d'autres pièces. L'œuvre la plus importante de cette époque est la pièce « Die Mutter » (*La mère*), composée d'après le sujet du roman de Maxime Gorki. Poursuivis par la police, de jeunes acteurs ouvriers la représentaient dans les faubourgs de Berlin,

Dans ses poèmes — tout comme dans ses œuvres pour la scène — qui naissent à l'époque de la république de Weimar, les éléments instructifs et rationalistes se manifestent de plus en plus. Brecht met en évidence des problèmes de la lutte des classes, en détachant les événements particulièrement instructifs de leur milieu extérieur et fortuit. Il se sert aussi bien d'exemples historiques que de faits contemporains ; dans les pièces modernes, c'est l'élément historiquement valable qu'il met en lumière, tandis que c'est le trait important pour la lutte actuelle qu'il met en évidence dans les pièces historiques.

Lorsqu'en 1933 les nazis obligent Brecht à l'exil, il est déjà l'un des premiers personnages de la littérature allemande, surtout comme auteur dramatique et novateur du théâtre. Quiconque s'occupe sérieusement de l'esthétique du théâtre moderne, doit tenir compte des théories dramaturgiques de Brecht, — et particulièrement de sa pratique du théâtre, — qui ont contribué de manière décisive à l'emporter sur le style du théâtre de cour, à l'époque tardive de la bourgeoisie, en renouvelant et proclamant à nouveau la primauté de la politique sur la scène, primauté incontestée à l'époque classique.

Jusqu'au déclenchement de la deuxième guerre mondiale, Brecht vit en Scandinavie, puis aux Etats-Unis. Le poème « Ueber die Bezeichnung Emigranten » (*De la désignation d'« émigré »*) explique clairement qu'il prend l'exil pour mission de combat. Comme dans la « Kriegsfibel » (*Abécédairre de la guerre*), — qui date de cette époque mais ne fut publié que plus tard, où il dénonce la terreur de la guerre et met les hommes en garde contre les fauteurs et les profiteurs de guerre, — Brecht mon-

tre, dans sa pièce célèbre « Mutter Courage und ihre Kinder » (*Mère Courage*), la stupidité des gens qui ne veulent pas comprendre que la guerre n'apporte rien aux petits, sauf la misère. A ceux qui veulent étouffer la vérité, il arrache le masque, dévoilant la physionomie hypocrite avec laquelle ils réclament le « monopole de l'humanité » et sacrifient, en réalité, la vie de bien des gens, pour le bien-être de quelques-uns.

Nombreuses sont les œuvres que Brecht écrit en exil. En font partie comme pièces de théâtre : « Die Gewehre der Frau Carrar » (*Les fusils de Madame Carrar*), « Furcht und Elend des Dritten Reiches » (*Grandeur et misère du Troisième Reich*), « Das Verhör des Lukullus » (*Le procès de Lucullus*), « Leben des Galilei » (*Vie de Galilée*), « Der Gute Mensch von Sezuan » (*La bonne âme de Setchouan*), « Der Kaukasische Kreidekreis » (*Le cercle de craie caucasien*), « Herr Puntila und sein Knecht Matti » (*Puntila et Matti, son valet*), « Der Aufhaltsame Aufstieg des Arturo Ui, Schwejk des Zweiten Weltkrieges » (*La montée non-irrésistible d'Arturo Ui, Schwejk de la deuxième guerre mondiale*), « Die Gesichte der Simone Machard » (*Les visions de Simone Machard*) ; comme prose : « Dreigroschenroman » (*Le roman de quat'sous*), « Die Geschäfte des Heren Julius Cäsar » (*Les affaires de Monsieur Jules César*), et « Flüchtlingsgespräche » (*Entretiens de réfugiés*) ; il compose aussi beaucoup de poèmes. L'application de la dialectique marxiste dans la littérature ne doit pas servir seulement pour ré-interpréter le monde, mais aussi pour offrir les moyens de transformer celui-ci. Brecht l'exprime : « Au théâtre, le monde moderne est représentable, si on le montre susceptible de variabilité ».

Le plus important des ouvrages théoriques de Brecht est « *Das Kleine Organon für das Theater* » (*Le petit organon pour le théâtre*). Il décrit une esthétique de théâtre semblable à celle qui s'était développée au théâtre dit « épique » de Brecht, au cours des travaux pratiques. La base est le théâtre de l'ère scientifique dont le nouveau fond exige de nouvelles formes. Brecht entend par là se détourner de l'extérieur théâtral, des moyens séducteurs de la scène. Il exige que le spectateur garde son jugement volontaire et qu'il ne soit pas entraîné par les émotions et les effets illégitimes de la scène. Il veut, par une distanciation de l'action, tenir le public à l'écart d'extases confuses et troubles. Rétrospectivement, c'est le contre-coup contre l'expressionnisme qui domine la littérature d'après-guerre ; pour l'avenir cependant, c'est le combat naissant pour le théâtre rationaliste, au profit d'un public pour qui l'attitude scientifique est agréable.

Brecht montre ce théâtre en pratique, lorsque, rentré en Allemagne en 1948, il dirige, avec la grande actrice Helene Weigel, son épouse, le « Berliner Ensemble » (ensemble de Berlin). Les moyens que la République Démocratique Allemande mit alors à sa disposition, lui ont permis de travailler avec intensité et soin ; l'expérimentation y est considérée non seulement comme possible mais encore reconnue comme un élément indispensable à l'organisation d'un théâtre de l'ère scientifique, avec un nouveau public, composé d'ouvriers et de paysans.

Les mises en scène du « Berliner Ensemble » sont de réputation mondiale. Les tournées effectuées dans nombre de grandes villes, comme par exemple Moscou, Leningrad, Paris, Londres, Varsovie, Cracovie, Prague et Vienne, et également en Allemagne occidentale, valent au « Berliner En-

semble » un public enthousiaste. Des acteurs, des metteurs en scène, venant de nombreux pays étudient Brecht au travail. Des critiques de tous les coins du monde ne craignent pas les déplacements et les longs voyages, pour rendre compte des mises en scène de Brecht, dans les plus grands journaux du monde.

Lorsqu'il mourut en août 1956, en plein travail, Brecht avait créé la base qui peut frayer de nouvelles voies au théâtre et aider à leur réalisation pratique. Il n'a fondé aucun système, mais il a découvert d'autres points de vue, et il a démontré que le théâtre peut également servir d'instrument pour transformer le monde de façon à ce que tous les hommes puissent y vivre tranquillement.

Dr. Bunge

POEMES

EXTRAITS DE « MÈRE COURAGE » ET DE « LA VIE DE GALILÉE »

I. — LA MÈRE COURAGE

Parmi les œuvres de Bertolt Brecht, deux des drames les plus puissants sont sans conteste *Mère Courage et ses enfants* et *La vie de Galilée*. On sait que la première représente l'Allemagne durant la guerre de Trente ans (1618 à 1648). La Mère Courage, sa fille muette et ses deux fils sont « dans le commerce », ils suivent les armées avec leur cariole, magasin où ils vendent toutes sortes d'objets aux soldats.

La pièce débute par la *Chanson de Courage*.

CHANSON DE MÈRE COURAGE

*Mon capitaine, assez de batailles
Tes fantassins, laisse-les souffler :
La Mère Courage, pour la piétaille,
A des chaussures qui tiennent aux pieds.
Couverts de gale, rongés de vermine,
Ils traînent des canons sans renâcler.
Si à la mort faut qu'ils cheminent,
Ils veulent au moins de bons souliers.
Le printemps vient, debout chrétiens !
La neige a fondu sur les morts.*

*Et tout ce qui se traîne encore
Repart en guerre sur les grands chemins.*

*Mon capitaine, c'est la famine,
Tous tes héros crèvent de faim.
La Mère Courage a de la farine,
Et pour le cafard, elle a du vin.
Un boulet dans un ventre vide,
Mon capitaine, c'est malsain,
Quand je leur aurai rempli les tripes,
Fais-les crever, moi je m'en fous bien.*

*Le printemps vient, debout chrétiens !
La neige a fondu sur les morts.
Et tout ce qui se traîne encore
Repart en guerre sur les grands chemins.*

.. ..
*Si pour la guerre tu ne te sens pas de force
On vaincra sans toi, mon garçon,
Au lieu de beurre, on vend du plomb.*

*Le printemps vient, debout chrétiens !
La neige a fondu sur les morts.
Et tout ce qui se traîne encore
Repart en guerre sur les grands chemins.*

*De Metz à Ulm, d'Ulm en Bohême,
La Mère Courage suit les canons.
La guerre a de quoi nourrir qui l'aime,
Donne-lui de la poudre et du plomb.
Poudre et plomb seuls ne la font pas vivre,
Il lui faut des enfants perdus,
Aussi venez, suivez les fifres !
Enrôlez-vous dès aujourd'hui !*

.. ..
*Avec ses gloires et ses déboires
La guerre va clopin-clopant,
Dans la défaite ou la victoire*

*Tout un chacun reste perdant.
 Vêtu de trous, nourri d'ordures,
 On se dit en serrant les dents :
 Un miracle, depuis le temps que ça dure
 Doit arriver, restons dans le rang !
 Le printemps vient, debout chrétiens !
 La neige a fondu sur les morts.
 Et tout ce qui se traîne encore
 Repart en guerre sur les grands chemins.*

*
 **

Eilif, un des fils de Courage est enrôlé dans les armées protestantes. Eilif raconte plus tard ses exploits et chante *La Chanson de la Femme et du Soldat*.

CHANSON DE LA FEMME ET DU SOLDAT

*« Les balles éclatent et claquent, les couteaux
 trouent ta peau,
 Et le fleuve engloutit qui le passe.
 L'eau de glace te guette, sois prudent, n'y va pas ! »,
 Disait la femme au soldat.
 Mais le soldat armé jusqu'aux dents
 Ecoute les tambours et part en riant :
 « Marcher n'a jamais tué personne :
 On descend vers le sud, on remonte vers le nord,
 Et le couteau en main, on saura feinter la mort »,
 Dirent à la femme les soldats.*

*« Y a du regret, y a du remords, pour qui joue
 l'esprit fort,
 en riant du conseil des gens sages
 Si tu vas comme un fou, le malheur est au bout ! »
 Disait la femme au soldat.*



Mère Courage et ses enfants.

*Mais le soldat, le poignard au ceinturon,
Avec un petit rire en coin, s'avance dans l'eau.
« Un peu d'eau n'a jamais tué personne,
Quand la lune luira blanche sur le chaume des
maisons,
Alors nous reviendrons, à la belle saison. »
Dirent à la femme les soldats.
« Tu passes comme fumée, ta chaleur m'a quittée.
Tes exploits ne me la rendront pas.
Fumées dissipées, Dieu vous garde en son ciel ! »
Disait la femme au soldat.*

*Et le soldat, le poignard au ceinturon,
Fait un trou dans la glace et roule au fond de l'eau,
Car le fleuve engloutit qui le passe.*

*La lune brille blanche sur le chaume des maisons,
 Mais le soldat glisse au loin sous la glace,
 Et que dirent à la femme les soldats ?
 « Il a passé comme fumée, sa chaleur l'a quitté.
 Ses exploits ne la lui rendront pas. »
 « Y a du regret, y a du remords, pour qui joue
 l'esprit fort »,
 Disait la femme aux soldats.*



Au troisième tableau, Courage marchande des munitions et son second fils Petitsuisse est lui aussi soldat dans l'armée suédoise. Yvette, la putain du régiment se plaint de ce que les hommes la négligent, raconte son premier amour et chante *le Chant de la Fraternisation*.

CHANT DE LA FRATERNISATION

*En ce temps là, j'avais seize ans à peine.
 L'ennemi s'installa chez nous.
 Il a rentré son sabre dans la gaine
 Et su trouver des mots très doux.
 Et dans la nuit de mai
 Vint la douceur d'aimer
 Le régiment campait sur la paille
 Le tambour battait, le clairon sonnait,
 L'ennemi nous prenait par la taille
 Et on fraternisait.*

*Des ennemis, la ville en était pleine
 Le mien c'était un cuisinier.
 Si de jour je ne lui montrais que haine,
 Je l'adorais la nuit tombée.
 Et dans la nuit de mai*

*Vient la douceur d'aimer
 Le régiment campe sur la paille,
 Tambours battez, clairons sonnez.
 L'ennemi nous prend dans les broussailles.
 Faut bien fraterniser.
 Un tel amour, c'est une force du ciel.
 Les miens ne l'ont jamais compris,
 Hélas je l'aimais d'un amour fidèle.
 On m'accuse d'avoir trahi.
 Et par un matin blême
 A commencé ma peine
 Le régiment leva le camp
 Tambour battant, clairon sonnante,
 Et l'ennemi, le mien aussi,
 Abandonna mon pays.*

*
**

Au quatrième tableau Courage veut se plaindre à un commandant catholique parcequ'on a fouillé sa cariole et qu'on l'a endommagée. Elle chante le *Chant de la Grande Capitulation*.

CHANT DE LA GRANDE CAPITULATION

*Moi aussi j'ai dit, dans la fleur de ma jeunesse :
 Je ne suis pas pareille à toutes les autres.
 (Pas une simple fille de ferme ! J'ai de l'allure et
 des talents, j'ai de l'ambition !),
 Je ne mangeais pas de tout, j'avais ma délicatesse,
 Je prétendais marcher la tête haute.
 (Tout ou rien. Le premier venu, jamais. Comme on
 fait son lit on se couche. Personne ne me fera
 la loi)
 Le pinson dans la cour
 Siffle : cause toujours !*

*Avant que l'année soit écoulée
 Tu marcheras avec la clique
 Tu joueras sur ton petit clairon.
 Mets-toi dans le ton.
 Une deux, tout le monde dans le rang !
 L'homme propose, Dieu dispose...
 Tout ça c'est du flan !*

*Avant qu'une année se soit écoulée
 J'appris à boire dans tous les verres.
 (Deux enfants sur les bras, au prix qu'est le pain,
 et tous les frais qu'on a !)
 Quand ils m'ont laissée, après m'avoir éduquée,
 Je ne marchais plus, je rampais sur la terre.
 (Faut prendre les gens comme ils sont. La main
 gauche ignore ce que fait la main droite. On ne passe
 pas par le trou d'une aiguille)*

*Le pinson dans la cour
 Siffle : cause toujours !
 L'année n'est pas encore passée
 La voilà qui marche avec la clique,
 Elle joue déjà de son petit clairon,
 Elle se met dans le ton.
 Une deux, tout le monde dans le rang !
 L'homme propose, Dieu dispose !...
 Tout ça c'est du flan !*

*J'en ai vu beaucoup monter à l'assaut du ciel,
 Nulle étoile n'est assez belle, n'est assez loin.
 (Travaillez, prenez de la peine. Quand on veut on
 peut. Les petits ruisseaux font les grandes
 rivières)*

*Ils ont tant cherché, tant remué le ciel et la terre,
 Qu'à la fin ils ne pouvaient plus remuer leur propre
 main.*

*(Selon ta bourse, gouverne ta bouche)
 Le pinson dans la cour
 Siffle : cause toujours !*

*Avant que l'année soit écoulée
 Les voilà qui marchent avec la clique
 Ils jouent sur leur petit clairon,
 Ils se mettent dans le ton.
 Une deux, tout le monde dans le rang !
 L'homme propose, Dieu dispose...
 Tout ça c'est du flan !*



Mère Courage suit les armées, trafique de tout avec les uns et les autres. Elle déclare : « Vous ne me dégouterez pas de la guerre. On dit qu'elle anéantit les faibles, mais la paix en fait autant. En tout cas, la guerre nourrit mieux son monde. » Mais plus tard elle doit déchanter. Elle est écoeurée de cette guerre amère et ruineuse et ne désire plus que sauver ses enfants. Mais tous les trois sont destinés à mourir.

II. — LA VIE DE GALILÉE

C'est en 1938-39, au Danemark où il était en exil que Bertolt Brecht écrit *La vie de Galilée*. On avait annoncé alors pour la première fois la scission de l'atome d'uranium et les perspectives de l'énergie atomique et des bombes nucléaires s'étaient dessinées déjà avec précision. La pièce met en scène la vie de Galilée pour placer les savants devant leurs responsabilités dans leurs rapports avec les pouvoirs politiques, qui risquent d'utiliser leurs découvertes pour la destruction de l'humanité.

B A L L A D E

LE CHANTEUR :

*Lorsque le Tout-Puissant se mit à l'Univers
Il fit la Terre d'abord puis il fit le Soleil.
Et puis il le pria de tourner autour d'elle.
Ceci est dans la Bible, Genèse, au livre I.
Et depuis ce temps-là, nous autres ici-bas
Sommes supposés tourner en cercles obéissants.*

*Autour des cardinaux les évêques,
Autour des évêques les conseillers,
Autour des conseillers les échevins,
Autour des échevins les artisans,
Autour des artisans les domestiques,
Et autour des domestiques les chiens, les poulets
et les mendiants.*

*Le savant Galilée s'est levé.
Après un bref coup d'œil sur le Soleil
Il dit :*
*« Dieu Tout-Puissant a tort, dans la Genèse,
au livre I. »*
*Voilà qui est hardi, amis
Rien moins que négligeable :*
*Car aujourd'hui l'hérésie est contagieuse.
Changez l'Écriture Sainte, et que restera-t-il ?
Mais chacun s'en ira
Disant ce qu'il lui plaît
Faisant ce qu'il entend !*

*Bonnes gens qu'advientra-t-il
Si de Galilée la parole s'étend ?
Plus d'enfant de chœur pour les Messes
Et plus de servante pour faire les lits.*

Voilà qui est grave, amis
 Rien moins que négligeable :
 Elle est contagieuse la pensée indépendante !
 Car vivre est doux et l'homme est faible
 Et c'est une bonne chose, après tout,
 De faire une fois, rien qu'une fois,
 Ce que l'on veut, comme on le veut.

Du bois les charpentiers font leur propre maison et
 plus les bancs d'églises.
 La corporation des savetiers arpenté les rues, des
 chaussures aux pieds.
 Le gentilhomme, le métayer l'expulse de ses terres—
 tel que !
 Et la mère fait maintenant profiter ses enfants du
 lait qui engraisait le prêtre.
 Il était temps !
 Voilà qui est grave, amis
 Rien moins que négligeable :
 Elle est contagieuse la pensée indépendante !

Car vivre est doux et l'homme est faible
 Et c'est une bonne chose, après tout,
 De faire une fois, rien qu'une fois,
 Ce que l'on veut, comme on le veut

LA FEMME :

Je sens aussi, quant à moi,
 Qu'un peu de nouveau me ferait du bien.
 Vous me plaisez, savez-vous.
 Pour ce soir, peut-être s'entendrait-on ?

LE CHANTEUR :

*Non, non, non, non, Galilée, suffit !
Elle est contagieuse la pensée indépendante :
Chacun doit rester à sa place, certains en bas et
d'autres en haut.*

*C'est une bonne chose, n'empêche,
De faire une fois, rien qu'une fois,
Ce que l'on veut, comme on le veut.*

LE CHANTEUR ET LA FEMME :

*Bonnes gens qui peinez ici-bas
A servir le doux Christ et les nobles cruels
— Le premier vous demande de tendre l'autre joue
(mais oui !)*

*Tandis qu'ils s'apprêtent à porter un second coup — :
Jamais l'obéissance ne guérira vos peines.
Que chacun d'entre nous cultive la sagesse et fasse
comme il lui plaît !*

*
**

Et la pièce se termine par ces vers, qui en dégagent le sens :

*O vous qui êtes là, n'oubliez pas cette fin :
Le savoir passa la frontière.
Mais lui et moi, qui en sommes avides,
Nous demeurons en deçà.*

*A vous donc
De garder la lumière de la science.
Employez-la et n'en mésusez pas,
De peur qu'une pluie de feu ne vienne nous dévorer
tous.
J'ai bien dit : Tous.*



*traduction française de
Geneviève Serreau, Benno Besson
et Guy de Chambure.*

CARACTERES A VENDRE

ACTE II

SCENE I

La scène se passe dans la chambre du médecin : c'est une chambre de dimensions moyennes ; dans le panneau du fond, une fenêtre donne sur des constructions lointaines. Il y a une porte dans le même panneau. Dans le coin droit au fond est installé, de biais, un bureau sur lequel on voit un téléphone et quelques livres. Près du bureau, le long du mur de droite, se trouve un lit pour l'auscultation des malades. Entre le lit et le bureau, une autre porte donne sur la clinique.

ABBAS, l'infirmier (*parlant au téléphone*) : Le docteur est là... non Monsieur il est là... non il est avec des malades dans la chambre des rayons X.

Cf. le premier acte dans le No. de Juillet-Août 1958.

N.D.L.R. — Mtre Fathy Radouan est né à Minieh en Haute Egypte en 1911. En 1933, il termine ses Etudes de Droit à l'Université du Caire et se consacre au barreau et à la politique. En septembre 1952, il devient Ministre d'Etat ; en 1954, Ministre des Communications. Il est actuellement Ministre de la Culture et de l'Orientalion Nationale. Mtre Fathy Radouan est l'auteur de nombreux ouvrages, notamment : **Ghandi, Mon frère citoyen, Le prophète Mohammed, Moustafa Kamel, Mussolini, Faits et Rêves, De Valera.** Il a débuté au théâtre avec **Les larmes de Satan** (éd. française de la Revue du Caire, 1957). Cette pièce fait partie avec une autre, **Procès de dix personnages à leur auteur,** d'un nouveau recueil, paru en octobre 1957.

La porte s'ouvre ; entre un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui semble prêt à quelque action ; il jette sur la chambre un regard circulaire, comme pour chercher quelqu'un ; le jeune homme est d'une taille normale, son apparence est ordinaire, mais il tient à la main un canif ouvert.

ABBAS (*l'achant subitement l'écouteur*) : Eh quoi !

Que désirez-vous ?... et que tenez-vous donc là ?

CHOUCRI : Où est le Docteur ?

ABBAS : Le Docteur ?

CHOUCRI : Oui, où est-il ? Je veux l'égorger avec ça...

ABBAS (*tendant de lui arracher le canif*) : Vous êtes fou !

CHOUCRI : Oui, je suis fou !

ABBAS : Maudit soit le diable !

CHOUCRI : Quel diable ?... Le diable est là, dans une de ces chambres.

ABBAS (*court vers la porte qui sépare le bureau de la clinique, la ferme à clef et met la clef dans sa poche*).

CHOUCRI : Pourquoi voulez-vous sauver un homme qui cause tant de tort aux gens par amour de l'argent, qui détruit leurs foyers et gâche leur vie ?

ABBAS : Vous le jugez mal, Monsieur Choucri.

CHOUCRI : Je le juge mal ! Eh bien, asseyez-vous et je vais vous raconter ce qui m'est arrivé. (*Il le pousse vers le lit ; Abbas s'y assied, tout en regardant le canif, qu'il suit du regard dans ses mouvements ascendants et descendants.*)

CHOUCRI : Mon père m'a amené ici et a déclaré au docteur : « Mon fils ment toujours... nous voulons le corriger de cette habitude. Il est normal à tous les points de vue... sauf sur ce point. Il aime les gens, il est aimable et serviable, et surtout il est courageux : il n'a pas peur

et n'hésite pas. Il n'a que ce défaut d'être menteur. Il ment, parfois, sans motif, comme si mentir était pour lui un plaisir... » A vrai dire, mentir est un plaisir, et vous ne pouvez vous imaginer les joies que le mensonge procure, c'est ! (*Puis, rapprochant le canif du visage d'Abbas*) Vous n'avez jamais menti ?

ABBAS (*effaré*) : ...jamais...

CHOUCRI : Voilà bien votre dernier mensonge espèce de menteur ! Allez, dites la vérité !

ABBAS (*apeuré et bégayant*) : La vérité est... que... je mens !

CHOUCRI : Combien de fois par jour ?

ABBAS : Combien de fois... combien de fois... ?

CHOUCRI (*le menaçant de son canif*) : Réponds... vite !...

ABBAS : Mon Dieu... je vous assure que je ne compte pas...

CHOUCRI (*rapprochant la lame du visage d'Abbas pour la seconde fois*) : A supposer que je n'aie point eu de couteau à la main, qu'auriez-vous fait de moi ?

ABBAS : Rien du tout.

CHOUCRI (*posant la main sur l'épaule d'Abbas, à la manière de quelqu'un qui s'apprête à égorger une bête*) : Dites vos dernières prières, car je hais le mensonge et les menteurs...

ABBAS : De grâce ! je dirai la vérité !

CHOUCRI : Allons, dites-la !

ABBAS : J'allais vous saisir et vous jeter hors de cette chambre.

CHOUCRI (*approchant le canif*) : Il est inutile d'être poli avec vous... et il ne sert de rien de bien traiter les gens de votre espèce.

ABBAS : Il ne sied point, Monsieur Choucri, que je dise la vérité... la vérité est....

CHOUCRI (*le tapotant fortement sur les épaules, ce qui fait tréssaillir Abbas de peur*) : Parlez la vérité est amère, je le sais... et c'est précisément pour ça que je veux régler mon compte avec le docteur... Dites-moi d'abord ce que vous auriez fait de moi si je n'avais pas ce canif ?

ABBAS (*reculant devant le couteau*) : J'allais vous empoigner par le cou...

CHOUCRI : Chic !

ABBAS : Et puis...

CHOUCRI (*agitant la lame*) : Et puis ?., continuez...

ABBAS : Vous flanquer une paire de gifles...

CHOUCRI : Chic alors !

ABBAS : Ça suffit !

CHOUCRI : Vous alliez me flanquer une paire de gifles et me laisser dans la chambre ?

ABBAS : Pas du tout !... mais vous pouvez imaginer le reste...

CHOUCRI : Je n'ai plus la tête en place... je ne peux plus rien imaginer...

ABBAS : Soit. J'allais ensuite vous envoyer par derrière un bon coup de pied...

CHOUCRI : Epatant, fantastique...

ABBAS : Et puis vous pousser hors de la porte et fermer la porte après vous...

CHOUCRI : Et vous alliez garder le silence pendant toutes ces opérations ? Ces opérations n'allaient-elles pas être assorties d'autres choses ?

ABBAS (*faisant mine de n'avoir pas compris*) : D'autres choses ?

CHOUCRI (*agitant son canif*) : Ne faites pas l'idiot... vous savez ce que je veux dire...

ABBAS : des insultes ! oui bien sûr, des insultes !... C'est nécessaire... on ne conçoit pas une raclée sans insultes...

CHOUCRI : Parfaitement... et maintenant, laissez-moi m'asseoir à vos côtés.

ABBAS (*faisant mine d'exulter*) : Je vous en prie... avec grand plaisir.

CHOUCRI (*en trainant sur les mots*) : Merci beaucoup pour cet empressement (*il croise les jambes, tout en tenant le canif, mais d'une manière indiquant qu'il a oublié ce qu'il a dans la main*) ...Voyez comme il y a loin entre ce que vous alliez me dire et ce que vous m'avez effectivement raconté grâce à ça (*il regarde le canif, comme s'il s'en souvenait subitement*). Un bout de fer fait beaucoup dans la vie ! Il oblige plus de vérités à sortir que ne pourraient le faire des milliers de sermons... N'est-ce pas ?

ABBAS (*préoccupé de trouver un moyen pour se tirer de l'impasse et se resaisissant subitement*) : Oui, certes... quoi ? C'est exactement cela...

CHOUCRI : Tiens, à quoi rêviez-vous ?

ABBAS (*craintif*) : Au canif...

CHOUCRI (*Le tapotant fortement sur l'épaule*) : C'est mieux comme ça : vous avez appris à dire la vérité... et je ne doute pas que vous cherchiez à m'échapper à n'importe quel prix...

ABBAS : En vérité, c'est ce que je cherche.

CHOUCRI : Très bien, parfait... vous avez appris à être franc avec moi ! cela prouve que les habitudes peuvent se communiquer par contagion.

ABBAS : Les bonnes habitudes...

CHOUCRI (*brandissant la lame*) : Eh bien, nous allons recommencer à mentir ?

ABBAS : Jamais ! Jamais !

CHOUCRI : Ecoutez, mon ami. J'avais l'habitude de mentir, et je m'y complaisais. Le mensonge est un *hobby* qui requiert de l'intelligence. Ne

croyez pas que les idiots peuvent mentir. Ils mentent, oui, mais ce sont de petits mensonges flagrants, des mensonges antipathiques que personne ne supporte. Par contre, les gens intelligents savent embellir leur propre vie et celle de leur entourage par les beautés de l'imagination. Pouvez-vous concevoir la vie sans les romanciers, les poètes, les menteurs illustres ?

ABBAS : Ce sont des choses qui me dépassent.

CHOUCRI : Bien sûr ! Votre niveau à vous est celui des menteurs de troisième classe.

ABBAS : Et même de la quatrième et de la cinquième.

CHOUCRI : Mon père a voulu faire de moi un homme franc. Mais croyez-vous qu'il l'ait fait par amour de la vérité et de la vertu ?

ABBAS (*se résignant*) : Ma foi, je n'en sais rien...

CHOUCRI : C'est simplement par orgueil. Il a voulu s'imaginer qu'il avait formé un élève modèle, dont il pourrait tirer vanité devant le monde... devant ses copains de café ! Quant à la vérité elle-même, elle ne vaut pas cette peine, et mon père, comme tout le monde, ne cesse de mentir. (*Ici, Choucri commence à arpenter la pièce, en tenant le canif derrière le dos*). Il a commencé par me mentir à moi-même dès ma plus tendre enfance. Quand mon frère cadet est né, je lui ai demandé d'où il venait, et il me répondit tout de suite qu'on l'avait trouvé à la porte de notre maison, et que le chat l'avait amené. Plus tard, il essaya de nous persuader, mes frères et moi, qu'il y avait un cachot noir plein de rats, où l'on nous jetterait si nous continuions à faire les diables. Un peu plus grands, il nous parla du croquemitaine à

la jambe saignante et ma mère prenait part avec plaisir à ce mensonge. Mon père et ma mère nous obligeaient à dire d'interminables mensonges toutes les fois qu'ils voulaient s'excuser auprès d'un créancier, congédier des visiteurs importuns ou emprunter quelque chose aux voisins. Les mensonges s'entassaient : nous les écoutions, nous les proférions, nous faisons semblant de les croire... et puis, brusquement, on nous demande d'être francs et sincères ! (*Il s'arrête soudain et se retourne vers Abbas*) Est-ce possible mon cher Abbas ?

ABBAS : En vérité, je vous prie de me laisser sortir, car j'ai la gorge sèche.

CHOUCRI : Remercie Dieu...

ABBAS : Je le remercie de tout cœur...

CHOUCRI : J'aurais dû t'égorger toi d'abord...

ABBAS (*épouvanté*) : Moi... Moi — Qu'ai-je fait ?

CHOUCRI (*s'approchant de lui et le prenant au collet*) : Vous êtes le partenaire de ce charlatan !

ABBAS : De grâce ! pitié !

CHOUCRI (*le repoussant vers le lit, sur lequel il bascule à plat sur le dos*) : Vous êtes tous les mêmes... vous êtes forts devant les faibles, et vous êtes faibles devant quiconque a sur vous l'avantage... ne serait-ce que d'un canif, avec lequel on ne peut peut-être pas égorger une poule... !

ABBAS (*dont le moral remonte*) : Que dites-vous, Monsieur ?

CHOUCRI (*riant*) : Vous reprenez courage parce que je vous ai dit que ce canif ne tuait point (*puis retroussant une manche comme pour s'apprêter à égorger*)... Venez, en tout cas, essayer...

ABBAS (*épouvanté*) : Jamais..! jamais..!

CHOUCRI (*poursuivant son récit*) : Mon père, donc, a voulu faire de moi un fils sincère, pour pouvoir dire qu'il avait gratifié la société d'un jeune homme modèle, comme si j'étais sorti de ses mains, comme si je n'étais pas le fruit de cette société avec ses défauts et ses absurdités ! Et j'ai accepté de venir ici pour laisser ce charlatan tripoter mes glandes... je suis venu pour le simple plaisir de faire une nouvelles expérience... ou plutôt chercher une nouvelle aventure. J'ai l'amour de l'aventure dans le sang...

Je n'ai pas su brider mon imagination qui me faisait croire que je pouvais acheter un nouveau caractère ! Des caractères à vendre : voilà bien une idée fantastique ! Grâce à une petite intervention chirurgicale, à laquelle je n'entends rien, je me trouve transformé en homme franc... qui ne dit que la vérité...

ABBAS (*s'oubliant, et s'intégrant au discours*) : En vérité, ce Docteur est un faiseur de miracles...

CHOUCRI (*rapprochant le canif d'Abbas*) : Ne me parlez pas de votre docteur !

ABBAS (*soumis*) : Très bien, Monsieur, à vos ordres...

CHOUCRI (*reprenant le ton du récit*) : Je ne m'étais pas lassé de la vie de mensonges ; en fait, j'avais eu quelques aventures que je n'avais pu mener à bonne fin dans la réalité, et que j'ai réalisées dans le rêve. Chaque mensonge, d'ailleurs, était une belle aventure... et j'éprouvais un vif plaisir à voir l'effet de mes mensonges sur les gens... Je leur arrachais l'estime et la flatterie en m'imputant des attributs et des relations, des pouvoirs et de la fortune... Je les voyais alors me suivre et vanter mon intelligence... simplement parce qu'ils

avaient cru que j'étais le fils d'un personnage haut placé au Gouvernement...

ABBAS (*participant de nouveau à la conversation*):

C'est agréable...

CHOUCRI (*s'asseyant près de lui sur le lit*): Ah, comme c'est agréable! Vous ne pouvez pas vous figurer, mon cher Abbas, à quel point mon cœur bondissait de volupté dans ma poitrine lorsque je décrivais à des auditeurs les malheurs et les calamités qui s'étaient abattus sur moi... et que je voyais alors des larmes briller dans les yeux, que j'entendais des paroles de compassion... En un mot, monsieur le docteur...

ABBAS (*l'interrompant, et affectant de l'humilité*):

Docteur! Je vous en prie, vous me faites trop d'honneur...

CHOUCRI (*affable*): Pas de fausse modestie... vous savez bien que votre docteur ne vaut pas cher sans vous. L'infirmier joue un grand rôle dans la vie de la clinique qu'il dirige ou qu'il seconde... (*Il s'arrête de parler et soupire*)... L'important, c'est que mes liens avec ce beau monde enchanteur, toujours nouveau, l'univers du mensonge, du rêve, de l'imagination créatrice, sont rompus. J'ai été expulsé de ce paradis et précipité dans un monde où la fantaisie n'a pas de place... le monde de la vérité! Je ferme les yeux de frayeur en songeant à un monde d'où auront disparu les grands menteurs que la Société place à son avant-garde: les artistes, les conteurs, les poètes, les hommes de lettres, les réformateurs!

ABBAS: Les réformateurs?!

CHOUCRI: Ce sont les chefs, mon cher Abbas, dans le monde du mensonge.

ABBAS : Certainement pas tous, quand même... ?

CHOUCRI : Les uns ne trouvent pas de solutions aux problèmes qu'ils affrontent... et alors, ils servent aux gens de beaux mensonges qui les divertissent et soulagent leurs malheurs, qui leur donnent de l'espoir ! D'autres ne trouvent pas non plus de solution à ces problèmes, et alors, ils se divertissent eux-même en se jouant des problèmes des gens...

ABBAS : Monsieur Choucri, vous êtes fatigué...

CHOUCRI : Vous avez raison, je suis très fatigué, et je ne peux supporter la vie nouvelle dans laquelle j'ai fait mon entrée. Je veux m'ouvrir une porte vers une vie plus agréable... (*On frappe à la porte de la clinique.*)

ABBAS (*comme revenant d'un rêve*) : Le Docteur est revenu avec ses malades.

CHOUCRI : Ouvre-leur... voilà un secours qui te tombe du ciel...

ABBAS (*regardant Choucri d'un air hésitant*) : Je crois qu'il n'y a pas lieu de faire des histoires dans la clinique.

CHOUCRI (*calme*) : Ne craignez rien.

ABBAS (*perplexe*) : Et le canif ?

CHOUCRI : Voilà, je le remets en poche !

SCENE II

Abbas retire la clef de sa poche et ouvre la porte. Entrent le docteur, Soraya et son mari Fahmy. Le Docteur porte des lunettes, et paraît parfaitement calme. Ses gestes sont lents, et ses paroles scandées dénotent la confiance en soi. Il regarde Choucri puis va s'asseoir à son bureau.

Choucri se précipite vers le docteur, en tirant son canif. Fahmy est atterré, et Soraya s'immobilise de frayeur. Quand au docteur, il n'est nullement impressionné, mais seulement surpris.

LE DOCTEUR : Qu'est-ce que c'est ?

CHOUCRI : Préparez-vous... je vais vous tuer.

LE DOCTEUR : Trêve de plaisanteries...

Choucri s'approche de lui ; le docteur saisit alors le canif, le lui arrache et le jette par terre. Abbas, l'infirmier, se hâte de poser un pied sur l'arme que Choucri s'appropriait à ramasser. Le Docteur se dirige alors vers Choucri calmement, le prend par le bras et le fait asseoir sur un siège. Choucri fond en larmes ; le docteur lui tapote amicalement l'épaule, puis va s'asseoir à son bureau. Soraya et Fahmy restent debout, immobiles, ne sachant que faire.

LE DOCTEUR (*calmement*) : C'est ça, pleurez un bon coup. (*Regardant Soraya et Fahmy*) : Asseyez-vous. (*Soraya et Fahmy tirent chacun une chaise, et affichent un air étonné.*)

CHOUCRI (*explosant*) : Pourquoi avez-vous arraché ce couteau de ma main... Il faut que vous soyez tué.. il faut... il faut (*il frappe le bureau de son poing à ces deux derniers mots, puis éclate de nouveau en sanglots*).

LE DOCTEUR (*s'adressant calmement à Soraya, et ignorant la présence de Choucri*) : La décision que vous allez prendre est très grave : elle va changer votre vie à tous les deux. Il convient donc de temporiser pour réfléchir... il n'est pas nécessaire que vous preniez votre résolution aujourd'hui.

CHOUCRI (*s'arrêtant soudain de pleurer*) : Décision, décision ? Encore un crime qui va se commettre... ! Une autre opération, une de ces opérations que vous perpétrez sous l'œil de la police, du parquet et des juges ! (*se précipitant vers Soraya*) Ecoutez Madame, je vous mets en garde... je vous préviens...

SORAYA : Je vous remercie, monsieur, pour ce concours, mais vous me mettez en garde contre quoi ?

CHOUCRI : Je vous mets en garde contre ce que vous dit le docteur... une opération faite sur les glandes pour modifier le caractère... c'est vite dit !... Mais c'est une porte ouverte sur l'enfer... le docteur y jette les gens comme s'il jetait du bois dans l'âtre de sa cheminée.

SORAYA : Il faut d'abord se comprendre... voulez-vous maîtriser vos nerfs et parler avec calme ?

CHOUCRI (*encore plus agité*) : Avec calme... ! avec calme ! (*avec une moue de dédain*)... d'où me viendrait le calme ? Le calme est une chose dont bénéficie le docteur seul, parce que ses victimes ne lui importent guère : il encaisse de l'argent et fait des expériences...

FAHMY (*à bout de patience*) : Mais pouvez-vous me dire, Monsieur, de quoi vous souffrez ? Je vous vois en parfaite santé...

CHOUCRI (*brutalement*) : Vous ai-je dit, par hasard, que le médecin m'a coupé une jambe ou m'a crevé un œil ?... Le mal qu'il fait à ses malades est un mal interne...

FAHMY (*calmement*) : Un mal interne ? des microbes ?

CHOUCRI (*l'interrompant*) : Non... il n'y a, en l'occurrence, ni microbe ni maladie... mais une perturbation... une perturbation dans l'âme humaine, ou, plus précisément, une perturbation dans les relations de l'homme avec la société où il vit.

FAHMY : Et en ce qui vous concerne, me permettriez-vous de vous demander de quoi vous avez été atteint... si je ne suis pas indiscret ?

CHOUCRI (*lançant un petit rire moqueur*) : Indiscret ?... je ne comprends plus ces mots créés par la Société... je suis détaché de la Société et n'entends plus ni sa logique ni ses procédés...

entre la Société et moi il y a un abîme immense...

FAHMY : Et tout cela vient d'une opération que vous a faite le docteur ?

CHOUCRI : Oui... Car c'est une opération dans les fils conducteurs qui me relie à la Société, à tel point que je ne comprends plus le langage de la Société et qu'elle ne comprend plus le mien. Nous sommes étrangers l'un à l'autre...

FAHMY : Mais nous faisons partie, nous autres, de cette Société : or, voilà que nous conversons et que nous nous comprenons...

CHOUCRI (*avec un rire amer*) : Vous comprenez mes mots, mais vous ne supportez pas de commerce avec moi. De plus, votre apparence indique que vous n'êtes pas deux personnes normales... vous êtes deux malades... et la preuve c'est que vous êtes ici dans ce lieu épouvantable... dans la clinique de ce médecin !

Soraya éclate d'un rire sonore.

CHOUCRI (*se tournant vers elle avec intérêt*) : Je vous remercie, Madame, pour ce rire, car je suis un homme vivant dans une étouffante solitude... et j'ai impérieusement besoin d'un peu de gaieté... de quelque chose qui m'apporte un peu de joie. Or, ce rire ressemble à une grande lumière dans de denses ténèbres. (*S'arrêtant de parler, comme s'il avait découvert quelque chose de nouveau*)... Et puis... et puis cette beauté, avec cette franchise qui se lit sur un visage trahissant que vous n'avez aucune crainte des gens. (*S'arrêtant encore, et contemplant le visage de Fahmy*) : Pourquoi, cher monsieur, êtes vous replié sur vous-même, avez-vous peur ? peur de qui ? de la Société ?

LE DOCTEUR (*intervenant doucement*) : Vous

n'avez rien à voir avec le Dr. Fahmy... Non, non, non ! Vous n'avez pas le droit de parler aux gens de la sorte.

CHOUCRI (*se tournant vers le docteur*) : Bravo ! Bravo ! Même vous, mon ami, vous ne pouvez plus supporter le résultat de votre action. Vous avez fait de moi un homme franc, qui dit la vérité toujours, à tout le monde, en toute circonstance... qui dit la vérité, toute la vérité, et rien que la vérité. Voyez quel en est le résultat !

SORAYA (*intéressée, et se rapprochant de Choukri*) : Je suis bien curieuse d'écouter votre histoire...

CHOUCRI (*enchanté*) : Et moi, j'ai un besoin impérieux d'une personne intelligente qui comprenne mon drame. Dans cette chambre vous seule pouvez me comprendre...

FAHMY (*irrité*) : Oh !

CHOUCRI : Dites-moi, chère Madame, comment pouvez-vous vivre avec ce personnage irrité qui fuit le monde ?

SORAYA : Soyez gentil... vous ne pouvez pas juger les gens sans les connaître...

CHOUCRI : Vous mentez.

SORAYA (*riant avec tolérance*) : L'essentiel... quelle est votre histoire ?

CHOUCRI : Quel est mon drame...

SORAYA : Comme vous voudrez...

CHOUCRI : Je suis un homme qui ne dit que la vérité... qui ne connaît pas le mensonge. Si vous me demandez comment va ma santé, je ne vous répondrai pas, comme font les gens, par un « Merci, grâce à Dieu » : je dois vous indiquer les détails de ce que j'éprouve ; si j'ai une migraine, une constipation, une diarrhée, un dérangement etc... etc... et je ne vous ferai

grâce d'aucun détail. Et si vous me demandez comment ça va en général, je vous entretiendrai en détail de mon besoin d'argent... de mon dégoût... et ainsi de suite. Je suis un homme sans cerveau... sans cerveau social... et...

SORAYA : Je n'y vois pas de mal.

CHOUCRI : Le grand malheur c'est que je ne peux remarquer aucun défaut sans le dénoncer. Je ne ménage personne... je n'amadoue personne...

SORAYA : C'est horrible !

CHOUCRI : Oui, c'est horrible... J'ai irrité mes aînés et mes cadets, mes camarades et tout le monde... Combien de fois le chauffeur d'autobus a arrêté son véhicule pour me faire descendre afin de me sauver la vie...

SORAYA (*riant*) : Je ne me figurais pas que la vérité répugne aux gens à ce point...

CHOUCRI : Je suis devenu la conscience de la société... une conscience qui lui parle haut et devant les étrangers. Il ne reste plus qu'une seule solution : c'est que je me suicide, ou que les gens me tuent. Et cette issue est le fruit des œuvres du docteur... (*S'adressant au docteur*) Pourquoi gardez-vous le silence ? Vous n'avez rien à dire ? Pourquoi composez-vous ce masque de quiétude ? Est-ce aussi un instrument de travail ?

Abbas l'infirmier, intervient dans la conversation, tenant encore dans la main le canif, mais sans s'en rendre compte.

ABBAS : Mr. Choucri, attendez donc un peu et ne faites pas attendre la dame et son mari.

CHOUCRI (*se retournant vers Abbas comme s'il voulait se jeter sur lui*) : Tu n'as plus peur de moi, hein ?

ABBAS (*comme s'il voulait fuir*) : Jamais, jamais, je jure par Dieu...

SORAYA (*s'adressant à Choucrist*) : Ecoutez, cher Monsieur, j'ai une idée...

FAHMY (*surpris*) : Une idée ? En quoi ça nous regarde ?

CHOUCRI (*à Fahmy*) : La peur vous tue presque... vous avez peur de moi ou de quelque chose...

SORAYA (*à son mari*) : Ne vous querellez pas avec lui voyons ! (*A Choucrist*) Vous êtes un homme qui avez de l'expérience !

FAHMY : Expérience ? laquelle ?

SORAYA : Vous avez essayé déjà ce traitement pour lequel nous sommes ici. Vous vous êtes choisi un caractère, et nous sommes venus changer notre caractère. Nous ne savons rien de cette expérience que vous avez déjà faite. (*A son mari*) Exposons-lui notre cas et profitons de ses conseils.

CHOUCRI : Pour moi, la plus grande grâce que Dieu puisse faire à l'homme est le don d'intelligence. L'intelligence, Madame, fait la beauté, le charme, le courage... et permettez-moi de vous dire que vous êtes une femme intelligente.

SORAYA : Et puis-je conclure que mon intelligence me pare des qualités que vous venez d'énoncer ?

CHOUCRI (*riant*) : Elle vous orne de toutes ces qualités et bien davantage.

LE DOCTEUR : Asseyez-vous et écoutez le problème de cette famille.

CHOUCRI (*irrité*) : Je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous...

FAHMY : Ne perdons pas de temps !

CHOUCRI : Ce sont des paroles apprises par cœur, que vous rabachez sans aucun but. Quel est

donc ce temps que vous avez peur de perdre ?
Quel travail vous attend ? C'est seulement des
mots que nous disons pour paraître impor-
tants... Enfin !

FAHMY (*bas à Soraya*) : Quel conseil pouvons-nous
recevoir de cet individu ?

SORAYA : Nous pouvons au moins nous distraire
par sa présence...

CHOUCRI : Que dites-vous ? *Time is money...* ne
perdez pas le précieux temps de Monsieur...
Veuillez commencer...

SORAYA : Le problème, c'est que nous sommes
une famille triste...

FAHMY (*intervenant*) : Ou plutôt, une famille qui
cherche le bonheur...

CHOUCRI (*riant aux éclats*) : Vous cherchez le
bonheur ici ? Dans cette clinique et chez ce
docteur ?

FAHMY : Qu'y trouvez-vous de drôle ?

CHOUCRI : Ne vous ai-je pas dit que l'intelligence
était la plus grande grâce...

FAHMY : Qu'est-ce que l'intelligence vient faire
maintenant ?

CHOUCRI : Mon cher Monsieur, ne me voyez-vous
pas ?

FAHMY : Je vous vois... et vos cris m'ont crevé le
tympan !

CHOUCRI : (*s'avançant et lui serrant la main, qu'il
secoue vigoureusement*) : Je vous félicite : ce
sont les premiers mots qui comportent un peu
de courage et de franchise que vous pronon-
ciez... C'est votre première entorse aux usages
de la Société. Mais revenons à notre sujet : ne
tirez-vous pas une leçon de mon cas ? Ne
trouvez-vous pas que je suis la preuve vivante

que ce Docteur ne fait que créer des difficultés et des malheurs ?

SORAYA : En tout cas, nous examinons la question sous tous ses angles.

CHOUCRI : Non... non ! Je ne suis pas d'accord avec vous que vous soyez un ménage malheureux... Au contraire, vous me paraissez heureux... des types du bonheur.. Monsieur le mari a l'air de ne rien trouver au monde qui l'occupe... et sa femme a une figure débordante de joie. Que voulez-vous encore ?

SORAYA : C'est la raison de notre tristesse... !

CHOUCRI : La raison de votre tristesse ? Vous êtes belle et intelligente ; votre corps est rayonnant de jeunesse, et votre figure de joie. Quant à votre voix... elle infuse le bonheur aux auditeurs.

SORAYA (*indiquant du doigt son mari et voulant parler*).

CHOUCRI (*poursuivant*) : Quant à Monsieur, il ne paraît se plaindre de rien...

SORAYA : C'est exact...

CHOUCRI : Pourquoi donc êtes-vous venus ici, en ce lieu dangereux, qui ne promet rien qui vaille ?

SORAYA : Attendez !

CHOUCRI : Ecoutez-moi... prenez votre mari et partez : vous l'aurez échappé belle...

SORAYA : Ecoutez donc... attendez... ne voyez-vous pas qu'il y a entre nous des divergences ?

CHOUCRI (*sans hésiter*) : Autant qu'entre le ciel et la terre.

SORAYA : C'est le secret de notre malheur. Je n'ai pas contre mon mari les griefs qu'ont d'ordinaire les épouses. Il n'est ni orgueilleux et cassant, ni avare, ni soupçonneux...

CHOUCRI : Peut-être est-il jaloux ?

SORAYA : Il ne sait pas ce que c'est que la jalousie et n'en a jamais entendu parler !

CHOUCRI (*calmé*) : Alors... il ne vous aime pas...

SORAYA : Je ne lui ai jamais rien demandé qu'il ne m'ait apporté.

CHOUCRI : C'est étrange... je ne vois pas que vous ayez lieu de vous plaindre...

SORAYA : Et pourtant aucun de nous ne se sent heureux... Tout au plus je me sens comme une invitée dans la maison de Fahmy : un empressement protocolaire... une hospitalité conforme aux usages, un souci de ménager mes sentiments et de répondre à mes désirs, une prompte exécution de mes ordres... mais rien de plus.

CHOUCRI : Et qu'est-ce que doit être ce *plus* ?

SORAYA : Ce qu'est ce plus... (*rêveuse*) c'est que je sois quelque chose dans l'existence de mon mari... c'est que nos relations s'enchevêtrent...

CHOUCRI : S'enchevêtrent ? Ne vivez-vous pas sous le même toit ? N'avez-vous pas d'enfants ?

SORAYA : L'association corporelle et matérielle n'est rien dans un foyer... Elle n'est pas essentielle... tant qu'il n'y a pas d'association sentimentale...

CHOUCRI : Je n'arrive pas à comprendre...

FAHMY : Et moi aussi, je n'ai pas saisi...

SORAYA : Et c'est parce que tu n'as pas compris et n'as jamais voulu comprendre que nous sommes venus ici !

FAHMY : Il m'arrive de ne point trouver des mots pour exprimer mes sentiments... mon intérêt...

SORAYA : Ce n'est qu'un symptôme de la maladie... une manifestation extérieure du mal intérieur dont je souffre. Laissez-moi vous expliquer : j'ai une amie qui se dispute continuellement avec son mari. Elle paraît malheureuse...

on dirait que la vie n'a prévu pour elle qu'une toute petite parcelle de bonheur... et pourtant je l'envie, car dans sa vie conjugale il y a de la chaleur, du renouvellement. Ça commence par un reproche, ça tourne en dispute, ça finit par une rupture... puis un nouveau reproche amène la réconciliation, et c'est une nouvelle lune de miel qui commence pour eux...

FAHMY : Veux-tu dire que ce qui manque à notre vie c'est les disputes et les ruptures ?

SORAYA : Parfaitement !... Ce qui manque à notre vie c'est plus d'intérêt de votre part... Vous avez confiance en moi...

FAHMY : Ai-je tort d'avoir confiance ?

SORAYA : Parfaitement !... Grand tort, car cette confiance, avec le temps, devient de l'indifférence. Laissez-moi vous avouer : j'ai, un soir, tardé à dessein de rentrer à la maison, sans aucun motif et j'ai recommencé les soirs suivants ; je prolongeais mes visites à mes sœurs et à mes cousines, pour exciter votre curiosité... mais je n'ai trouvé chez vous que le silence, l'approbation, l'indifférence...

FAHMY (*regardant le docteur*) : N'est-ce pas naturel, puisque j'ai confiance en elle ?

LE DOCTEUR (*le regarde sans répondre*).

SORAYA : J'ai voulu attirer l'attention de mon mari sur mes retards exagérés : en rentrant tard un soir, je lui ai demandé l'heure qu'il était, sous prétexte que ma montre n'était pas exacte. Et vous, mon cher mari, vous avez regardé votre montre et vous vous êtes contenté de dire : « Il est minuit » ! J'ai feint d'être surprise et je me suis exclamée : « Oh... ! Je ne me rendais pas compte que j'avais tellement tardé »... et vous avez répondu tout simple-

ment : « Ce n'est rien, puisque vous aviez une raison pour tarder et que vous voilà rentrée indemne... ». J'ai failli exploser ce soir là, mais j'ai maîtrisé mes nerfs... mes nerfs qui étaient à fleur de peau à cause de votre façon de me considérer comme une pièce de mobilier dans la maison. Je ne peux plus supporter ces regards calmes... vides de tout...

FAHMY : Qu'entendez-vous par vides de tout ?

SORAYA : Vos yeux sont silencieux, tolérants... sans aucun éclair de colère, sans aucune expression de sentiments. Ils ressemblent à une cloison en verre entre deux moitiés d'une même chambre. Nous appartenons à deux mondes qui sont voisins mais qui ne parlent pas la même langue et n'appartiennent pas à la même race.

FAHMY : Je suis malheureux d'entendre que ce sont là vos sentiments.

SORAYA : Et je suis plus malheureuse encore de ce que vous ne l'avez découvert qu'aujourd'hui... devant le médecin auquel je vous ai invité à venir exposer notre cas pour qu'il sauve notre vie conjugale qui menace de crouler...

CHOUCRI : S'il m'est permis de diagnostiquer votre cas... je dirai que c'est un excès de sensibilité, d'une part, et un excès de réserve, de l'autre...

LE DOCTEUR : Ecoutez, Monsieur Choucri... nous parlerons de vous d'abord.

CHOUCRI (*commençant à s'exciter de nouveau*) : Moi... qu'ai-je à voir dans leur cas ?

LE DOCTEUR (*calmement*) : Pour comprendre leur cas, il nous faut comprendre d'abord le vôtre. Vous étiez venu avec votre père, et vous avez tous deux déclaré qu'il n'y avait en vous

d'autre défaut que le mensonge... l'habitude de mentir à tort et à travers, dans les choses graves et les choses bénignes... Vous aviez ajouté, même, que le mensonge était votre plus grand *hobby*, et vous aviez accepté que je vous fasse l'opération qui devait faire de vous un homme franc. Je vous avais fait un petit speech pour vous faire comprendre que j'étais convaincu que ce sont les glandes disséminées dans le corps de l'homme qui forment sa personnalité. Je suis arrivé à découvrir une vérité scientifique permettant à chacun de nous de choisir le caractère et la personnalité de son goût... Certes, nous en sommes encore aux premières étapes de l'application de cette théorie, mais les premiers résultats ont prouvé que la théorie était exacte, car les essais ont presque tous réussi.

CHOUCRI (*interrompant*) : Réussi... comment réussi ?

LE DOCTEUR (*avec calme*) : Je vous en prie... laissez-moi finir... Votre situation est la preuve du succès de cette théorie... une preuve formidable !

CHOUCRI (*furieux*) : Ne me faites pas perdre la tête !

LE DOCTEUR (*calme*) : Patience, mon ami, patience... ne vous emportez pas. Qu'ai-je fait, moi ? Ne vous ai-je point fait une petite opération ?

CHOUCRI (*condescendant seulement*) : Oui.

LE DOCTEUR : Qu'en est-il résulté ? Il en est résulté que vous ne mentez plus... vous dites maintenant la stricte vérité... Pensez-vous que dire la vérité est une simple opération mécanique ?

CHOUCRI : Vous me le demandez à moi ? Interrogez-vous donc vous même...

LE DOCTEUR : Je me le demande à moi-même et j'y réponds : vous aviez l'habitude de mentir, et vous trouviez dans le mensonge une grande volupté. C'était pour vous un *hobby*. Maintenant, vous dites la vérité, et vous devez la dire avec le même enthousiasme, la même volupté. Du temps où vous étiez menteur, vous subissiez des affronts sans vous émouvoir ; vous passiez par de mauvais moments mais vous en riiez et vous vous moquiez des hommes. Pourquoi donc reculez-vous maintenant devant les ennuis de la franchise, et pourquoi ne voyez-vous pas dans les ennuis inhérents à la sincérité une cause de joie et de bonheur ?

CHOUCRI (*pensif*) : Je n'ai jamais pensé à cela.

LE DOCTEUR (*toujours aussi calme*) : Je suis convaincu que vous n'y avez pas pensé... Si vous y aviez pensé, vous n'auriez pas fait tout ce tintamarre. Vous jouissez maintenant d'une force puissante, la force de mettre sous les yeux des gens les réalités de leur existence. Les gens veulent la vérité... ne croyez pas qu'ils aiment l'erreur ou qu'ils désirent vivre dans un monde érigé sur la fraude et la fausseté. C'est une petite minorité qui trouve son profit dans le mensonge... mais c'est une minorité toujours puissante parce qu'elle tire de grands avantages du mensonge sous ses diverses formes. Avec ces avantages elle se crée des armes nombreuses : elle fait des lois, publie des journaux, achète les plumes, falsifie les idées. Quant à la **grande** masse des gens, quant aux petites gens... ils ne peuvent tirer profit de tout ce mensonge, de ce mensonge armé, de ce men-

songe organisé qui fait usage des lois, de la police, des armes et de l'argent...

Vous êtes donc un homme privilégié et comblé... Dieu vous a accordé quelque chose dont les gens ont besoin et qu'ils ne trouvent que rarement... Tout homme qui dit la vérité dans n'importe quelle société est un homme qui satisfait la soif de vérité qu'éprouvent tous les hommes... qui les conduit vers de nouvelles choses dont ils seraient restés ignorants n'était l'intervention de ce guide qui leur montre le chemin. En un mot, l'homme qui dit la vérité est un homme fort.

CHOUCRI : Vous me faites tourner la tête.

FAHMY : Je sens que vos paroles retentissent profondément dans mon âme... on dirait des cloches...

SORAYA : Vraiment, Fahmy, est-tu si content de ces paroles ?

FAHMY (*se frottant les yeux avec la main, comme s'il se réveillait d'un lourd sommeil*) : On dirait des paroles que j'entends dans un songe...

SORAYA (*mettant la main sur l'épaule de son mari près duquel elle est venue se tenir*) : Elles t'impressionnent vraiment à ce point ?

LE DOCTEUR : Je suis heureux de voir que Fahmy a été attentif à mes paroles, car en fait, elles s'adressaient à lui et à vous, madame, plus qu'à Choucri.

FAHMY (*rêveur*) : C'est vrai ?

LE DOCTEUR : Oui, car vous souffrez de paralysie...

FAHMY (*intrigué*) : De paralysie ?

LE DOCTEUR : Oui de paralysie sociale... Vous êtes plus fort que vous ne le pensez, vous êtes plus fort que Soraya, bien qu'à vous voir tous

les deux, on dirait que Soraya est plus solide que vous... qu'elle a les nerfs plus solides, qu'elle a plus d'endurance, qu'elle peut résister davantage aux gens et mieux affronter la société.

FAHMY : Elle ne cesse de se moquer de la société...

LE DOCTEUR : Tous deux vous avez peur de la société : vous faites cas d'elle et craignez son jugement. En d'autres termes, vous cherchez, tous deux, à plaire à la société... Vous, vous esquivez devant la Société, vous évitez de l'affronter, vous gardez dans votre for intérieur vos idées et vos sentiments de peur de vous fourvoyer dans une expression qui déplairait à la société... Avec le temps, vous êtes devenu un homme renfermé, qui n'exprimez aucun de vos sentiments... Vous êtes devenu un homme qui craint tout le monde, même votre femme...

SORAYA : Il me craint !

LE DOCTEUR : Il craint l'opposition de n'importe qu'elle être humain. Vous étiez, par rapport à lui, la Société dans laquelle il vivait. Dans votre vie, votre activité, votre audace vis-à-vis des gens, il voyait une compensation à sa propre déficience, à son apathie, à son repli sur lui-même...

SORAYA : On dirait que vous posez le doigt sur un abcès que j'ai au cœur...

FAHMY : Il exprime plutôt le pus d'une blessure infectée dans ma poitrine.

LE DOCTEUR : Ce qu'il faut c'est que vous vous teniez sur vos deux jambes... il faut que vous combattiez...

FAHMY (*ébahi*) : Que je combatte ?

LE DOCTEUR : Oui, il faut que vous combattiez, tel est le remède.

FAHMY : Que je combatte qui ? et comment ?

LE DOCTEUR : Combattez vous vous-même d'abord, vous êtes votre propre ennemi. Vous étouffez votre personnalité par votre amour de la sécurité, par votre fuite devant les champs de bataille...

FAHMY : C'est impossible !

LE DOCTEUR : Souvenez-vous que vous aviez conquis le cœur de votre femme quand vous lui avez demandé sa main, il y a dix ans : c'est votre dynamisme qui vous l'a soumise, lorsque c'était une fille versatile, rêveuse, à qui personne ne plaisait. Puis, vous avez jeté vos armes et vous n'avez plus rien fait... le feu de votre personnalité s'est éteint sous la cendre de la crainte et du pacifisme. Quand vous résisterez, vous recouvrirez vos magnifiques qualités.

SORAYA (*interrompant*) : Ne vous souvenez-vous pas, Fahmy, il y a une heure...

FAHMY (*comme perdu*) : Je me souviens de quoi ?

SORAYA : Quand tu m'appelais chérie... quand tu étais sur le point de me cajoler : c'était si contraire à ta réserve habituelle... quand nous étions dans la salle d'attente du docteur... j'ai été surprise par ce changement, et je t'ai dit...

FAHMY : Vraiment, tu m'as dit...

SORAYA (*continuant la phrase*) : ...que quand tu te surexcite ta langue se délie...

LE DOCTEUR : C'est exactement ce que je veux dire... quand votre âme s'emporte... quand vous quittez les habits qui vous ligotent pour combattre, le sang afflue dans vos veines d'abord, puis il remplit votre poitrine, votre cerveau, votre langue.

FAHMY (*glissant sur sa chaise dans une position*

d'affaissement, et laissant ses bras pendre de part et d'autre) : C'est impossible.

SORAYA (*s'asseyant près de lui et serrant dans ses deux mains une main de son mari*) : Qu'est-ce qui est impossible ?

FAHMY : Impossible, impossible !

SORAYA : Ne dis pas cela...

FAHMY : C'est la vérité !

SORAYA : N'oublie pas que je suis avec toi... je suis à tes côtés.

FAHMY : Tu n'as jamais été avec moi... tu n'as pas été avec moi pendant toutes ces années.

SORAYA : C'est toi qui m'a écartée...

FAHMY : Je reconnais que j'étais seul...

SORAYA (*émue*) : Que je suis malheureuse, que je suis triste...

LE DOCTEUR : Vous viviez chacun pour soi et en soi ; votre existence n'avait pas de sens ; vous n'avez pas eu d'enfants ; vous étiez comme deux étrangers condamnés à vivre dans une même prison.

SORAYA (*éclatant en sanglots*) : Assez !

LE DOCTEUR : Votre but était de trouver un bonheur qui comblât le vide de votre vie... le bonheur bon marché que vous procurent ceux qui ont des vues sur votre beauté...

SORAYA (*coléreuse*) : J'ai dis assez !

FAHMY : Non ! Non... ! Il ne suffit pas que nous sachions cette vérité... nous devons aussi connaître notre route... Savoir ce que nous devrions faire.

LE DOCTEUR : C'est ma mission... Vous avez besoin d'un peu de confiance en vous-même, d'un peu plus de relations avec le monde extérieur... le vaste monde environnant ; et elle...

elle a besoin d'un peu de vie dans son monde intérieur, d'un peu de méditation.

CHOUCRI : Et comment pouvez-vous réaliser cela pour eux ?

LE DOCTEUR : C'est la science qui nous y conduira. Nous devons faire confiance à la science... ce sont nos glandes qui façonnent notre personnalité...

CHOUCRI : Vous ferez de ce peureux un combattant... et de sa femme une femme capable de se taire un peu et de réfléchir ?

LE DOCTEUR : Moi seul, je ne le puis pas... le bistouri ne suffit pas... l'opération chirurgicale les mettra seulement à l'entrée de la route...

CHOUCRI : Et je dois, moi, supporter les ennuis avec patience et avec joie... ?

LE DOCTEUR : Quelques jours seulement, et ensuite, ça deviendra une habitude...

CHOUCRI (*mettent les mains dans les poches et arpentant la pièce*) : Les coups de poing, les coups de pied, les insultes... ce sont de nouveaux moyens de bonheur... je dois rire si le sang me coule de la tête... et si les gens me crachent au visage, je dois remercier Dieu et lui en demander davantage... (*S'arrêtant subitement et marchant vers le Docteur*) : Espèce de charlatan... de prestidigitateur... vous allez vous payer notre tête avec vos poussins que vous sortez de notre nez... mais je ne vais pas gober ces trucs ! (*Allant prendre le bras de Fahmy et étendant son autre bras vers celui de Soraya*) : Allons, sortons de cette maison de fous !

SORAYA (*ne répondant pas à son invitation*) : Laissez-moi, je veux vendre mon ancienne vie à n'importe quel prix.

CHOUCRI : Même si le prix c'est la moitié de la raison ?

SORAYA : Même si le prix est toute ma raison. Que valait ma raison ancienne ? C'était une collection d'appréhensions et d'idées corrompues !

FAHMY : Moi je veux une grande cause pour laquelle je puisse combattre.

LE DOCTEUR : La grande cause existe... vous êtes docteur en quelle matière ?

FAHMY : En économie.

LE DOCTEUR : Qu'avez-vous appris ? Vous êtes riche, ou tout au moins aisé. Pourquoi donc toute cette science ? Est-ce seulement pour ces leçons que vous donnez dans un institut ? Ces leçons n'absorbent pas toute votre énergie...

FAHMY : C'est exact...

LE DOCTEUR : Vous n'êtes pas satisfait de la situation dans votre pays. L'occupation rafle la moitié des biens et la corruption sous ses diverses formes absorbe l'autre moitié. Vous le dites en vous-même... pourquoi ne le diriez-vous pas aux gens aussi ?

FAHMY : Vous auriez lu quelque chose de moi ?

LE DOCTEUR : Avez-vous oublié qu'il y a une demi-heure vous étiez avec moi dans cette chambre et me parliez de vous-même ?

FAHMY : Ah !

LE DOCTEUR : Je répète ce que vous m'avez dit...

SORAYA (*se dirigeant vers son mari et l'obligeant à se lever en le prenant par le bras*) : Qu'en dites-vous ?

FAHMY : Que le Docteur fasse ce que bon lui semble. Quand ferons-nous l'opération ?

LE DOCTEUR : Demain si vous voulez.

FAHMY : Alors à demain !

SCENE III

Soraya et Fahmy se dirigent vers la porte pour sortir. Dès qu'ils arrivent à la porte, Choucri les appelle.

CHOUCRI : Arrêtez... où allez-vous ? (*Fahmy et Soraya tournent la tête vers lui mais ne modifient pas leur position par rapport à la porte*).

FAHMY : Nous allons chez nous après cette journée remplie d'ennuis et de surprises.

CHOUCRI : Et moi ?

FAHMY : Et vous ? !

CHOUCRI : Oui, et moi ?

FAHMY : Vous, vous rentrerez chez vous, comme nous.

CHOUCRI : Chez moi ? Je n'ai pas de chez moi... je n'ai aucun refuge en ce monde... je suis un étranger que personne ne supporte... personne ne m'aime.

SORAYA (*revenant vers lui*) : Ne vous laissez pas aller à ces idées.

CHOUCRI (*se redressant entièrement comme pour prononcer un discours*) : Je ne suis pas désespéré, madame... mais il n'y a personne qui me comprenne en ce bas monde... il n'y a personne d'autre que vous deux qui comprenne mon drame... ne m'abandonnez pas...

SORAYA : Vos paroles font mal au cœur.

FAHMY (*se précipitant vers lui*) : Vous êtes notre ami... vous êtes l'un de nous... venez avec nous.

CHOUCRI (*prenant entre ses mains les deux mains de Fahmy*) : Vous le dites sincèrement ? Suis-je vraiment votre ami... puis-je compter sur votre bienveillance... sur votre tolérance ?

FAHMY (*avec enthousiasme*) : Tu es mon frère... viens dans mes bras (*il l'embrasse*).

Soraya s'assied sur un siège près de la porte et essuyant avec un mouchoir des larmes qui lui coulent sur les deux joues. On entend des cris au dehors.

ABBAS l'infirmier : Attendez, le docteur a du monde.. le docteur est occupé.

MOURAD : Laissez-moi... je veux voir le docteur.

ABBAS : Ce n'est pas possible... attendez une minute.. une seule minute (*On voit Abbas de dos dans l'embrasure de la porte donnant sur la salle d'attente. La tête de Mourad paraît dans une brèche entre le corps d'Abbas et la porte*).

MOURAD : Docteur... Docteur... un seul mot, je vous prie !

Soraya s'arrête de pleurer et le regarde avec surprise pendant que Fahmy et Choucri se séparent et regardent vers la porte.

MOURAD (*continuant à crier*) : Je vous en prie... un mot, un seul mot je vous jure !

LE DOCTEUR (*de sa place et calmement*) : Je vous écoute...

MOURAD : Merci, merci docteur.., je suis venu vous dire que j'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit... j'y ai réfléchi et je l'exécuterai exactement... J'ai maintenant plus de joie et d'optimisme qu'il ne m'en faut... cet excès a été cause de mon déséquilibre... J'étais comme une personne portant un fardeau trop lourd pour elle et dont les jambes vacillaient, qui tombait... J'ai décidé de distribuer ma joie aux gens... j'ai décidé d'apprendre aux gens l'optimisme et la gaieté... je combattrai la peur... je ne rirai pas tout seul... je ferai rire les autres avec moi...

Suis-je fou ? Suis-je raisonnable ?... je n'en sais rien... comment distribuerai-je aux gens le

rire ? Comment combattrai-je la peur dans leur cœur ? Je l'ignore... Dites-le moi, par Dieu, parce que je ne sais pas... dites, docteur... suis-je raisonnable ? suis-je fou ? Je ne veux pas rire seul... je veux que les gens rient avec moi... ne m'avez-vous pas dit cela vous même docteur ? Alors, venez que nous riions ensemble... venez rire... riez... riez comme moi (*Il rit aux éclats... longuement.*)

RIDEAU

Fathy Radouan
traduction française
de La Revue du Caire.



LE CALIFE HAKEM ET GERARD DE NERVAL

L'une des figures les plus curieuses du Moyen-Âge islamique est celle du khalife fatimite El-Hâkem qui régna sur l'Égypte au XI^{ème} siècle. Dément aux yeux des uns, Dieu pour les autres, il appartient à cette galerie de personnages énigmatiques qui défrayeront toujours la chronique. On s'étonne qu'il n'ait pas encore tenté les écrivains contemporains. Il est bien évident qu'il se prête à devenir un merveilleux héros de drame, à incarner les thèses philosophiques dont le théâtre actuel est si friand. Caligula a eu l'heur d'inspirer Camus. Or El-Hâkem surpasse en étrangeté le successeur de Tibère. Celui-ci avait nommé son cheval consul. Celui-là avait exigé de ses sujets qu'ils l'adorassent de son vivant comme un dieu. Les historiens arabes rapportent à son propos toutes sortes d'anecdotes où il est malaisé de démêler le vrai du faux : elles sont visiblement destinées à discréditer un homme auquel on ne pardonnait pas ses excentricités religieuses.

Mais ce sont ces excentricités précisément qui ont retenu l'attention de Gérard de Nerval. Il n'est pas difficile d'en deviner la raison. Nerval avait eu, en 1841, avant de partir pour l'Orient, une première crise de folie. Il semble bien qu'il n'ait jamais

voulu admettre la nature réelle de son mal. Fervent d'occultisme, il se plut à y voir comme une marque d'élection. On l'avait taxé de mégalomanie. Il entreprit de se défendre. Les traditions ésotériques confirment d'abord l'essence supérieure de certains hommes. L'Histoire nous entretient aussi de personnages que les uns accusent d'imposture ou de folie, que d'autres vénèrent comme des dieux, qui se sont trouvés par conséquent dans une situation assez proche de celle de Gérard de Nerval. Il n'osa pas alléguer l'exemple du Christ. Il se rabattit sur celui d'El Hâkem. Mais, à travers son récit, on ne doute guère que, pour l'auteur, la divinité de Jésus soit garante de celle du Calife fatimite. Ne compare-t-il pas les doutes qui assaillent ce dernier au moment où il prend conscience de sa divinité à ceux du Christ sur le Mont des Oliviers ? En effectuant un pareil rapprochement, Gérard faisait preuve de hardiesse et d'originalité. La « Vie de Hakem » devance en quelque sorte la *Vie de Jésus* par Renan, puisqu'elle essaye de nous expliquer comment se « fabrique » un dieu. Mais les intentions des deux auteurs ne sont pas les mêmes. En outre, Nerval est loin d'être un historien scrupuleux.

Certes, maints personnages de son récit sont authentiques : Setalmule, la sœur du Khalife, le vizir Argévan, Abou Arous, le chef du guet. Un certain nombre de faits sont également exacts : l'incendie du Caire sous le règne de Hakem, les mesures qu'il prit pour combattre les spéculateurs et les prévaricateurs, ses fugues nocturnes, son amour incestueux pour sa sœur, la complicité de celle-ci dans le mystérieux assassinat du Calife. La peinture du cadre et de la couleur locale s'efforce également d'être véridique. Nerval a séjourné au Caire

assez longtemps ; il connaissait donc personnellement les lieux où se déroulait l'histoire, ce qui lui a permis de nous offrir quelques belles descriptions, comme son tableau du Nil à la hauteur de Rodah. Pour reconstituer le passé, notre auteur sait utiliser ingénieusement les éléments du monde oriental dans la première moitié du XIXe siècle. C'est que l'Orient, à l'époque, prolongeait encore le Moyen-Age sans trop d'altérations. Le costume des femmes druzes, à l'allure tellement médiévale, pouvait servir à vêtir vraisemblablement Setalmule. Le grouillement pittoresque de la foule sur la place Roumelieh au temps de Mohamed Ali devait refléter assez fidèlement celui du Caire des Fatimites.

Et pourtant, Gérard de Nerval ne fait pas œuvre d'historien. Il pêche quelquefois par manque d'érudition. C'est, par exemple, un anachronisme que de rapporter à la période de la vie de Hakem où il se proclame dieu, ses démêlés avec le vizir Argévan, il l'avait fait décapiter longtemps auparavant. C'est une faute de goût que de cacher dans les tribunes d'une salle de festin orientale des musiciens dont les instruments tonnent avec une énergie triomphale. Cela fait Orient hollywoodien avant la lettre. Mais bien plus graves encore sont les travestissements de la vérité historique. Qu'est-ce que ce Youssef, double du Calife, qu'aurait aimé Setalmule ? Qu'est-ce que cet internement d'El Hakem au Moristan, c'est-à-dire à l'hôpital des fous ? Ces inventions, de prime abord déroutantes, s'expliquent par l'intention première qui a inspiré l'œuvre. Nous y avons vu une sorte de plaidoyer. Gerard avait cherché à s'abriter derrière un exemple illustre consacré par l'histoire. Mais pour que le cas de Hakem, répondit du sien, il fallait que les ressemblances entre eux fussent parfaites. L'analogie des

faits aurait imposé des conclusions analogues. Alors Nerval se substitua petit à petit au Calife. Il plaça un double à ses côtés parce que lui-même, pendant ses crises, croyait voir son double. Il le fit enfermer au Noristan comme il avait été interné lui-même. En fin de compte, il s'affublait du nom de Hâkem et, loin de justifier son délire mégalomane, il en trahissait par là le caractère pathologique.

Il est vraiment dommage que la tentative de Gérard de Nerval ait tourné court car elle est riche d'enseignements intéressants. En prétendant avoir recueilli son récit de la bouche d'un cheikh druse, il accréditait la version d'un Hakem qui fut réellement le Messie. C'était signaler aux historiens l'intérêt de la question : il est trop facile de s'en tirer en accusant la folie du personnage, on n'explique pas pourquoi tout un peuple l'a pris au sérieux. L'œuvre réformatrice du Calife au profit des pauvres, généralement laissée dans l'ombre, est mise en relief dans le récit de Gérard. C'était souligner l'impossibilité de la concilier avec la folie, **officiellement** admise d'El Hakem.

Mais sur le plan littéraire, les qualités de l'œuvre sont encore plus grandes. En Orient, disait Gérard, tout devient conte. Ce n'était pas une simple boutade. Il a réussi ce tour de force d'apposer à son récit un cachet indiscutablement oriental. Les réunions clandestines dans l'okel des Sabéens, les randonnées nocturnes du Calife déguisé, qui font songer à celles de Hâroun Al Rachid, les amours de Youssouf avec la belle inconnue tout cela recrée l'atmosphère merveilleuse et poétique *des Mille et Une Nuits*. Le récit, d'un bout à l'autre, est serti d'allusions cabalistiques qui y jettent une note de mystère. Gérard de Nerval appartient à

cette lignée d'auteurs pour qui l'Orient demeure le dépositaire du savoir secret et redoutable, et dont l'exotisme ne découle pas de la manie du pittoresque mais du désir incoercible de sonder la vérité cachée des choses. Mais ce qu'il y a peut-être de plus précieux dans l'œuvre de Gérard, c'est le personnage de Hakem lui-même qui s'impose à nous avec une intensité presque hallucinante. Cela ne doit pas surprendre si l'on songe que l'auteur a prêté son âme à son héros et nous a livré à travers lui son expérience de l'irrationnel. En combinant à ces apports personnels, les données de l'histoire, Nerval a conféré à son héros une ambiguïté troublante. Il y a là, la substance d'un drame prodigieusement dense.

Hassan El Nouty



LE CHEQUE

Haut de taille, brun, Abdel Aal fait partie de la police secrète. Abdel Aal est policier, il a une famille et une épouse et des appointements mensuels de dix livres égyptiennes... Dix Livres Égyptiennes y compris les augmentations annuelles qu'il a obtenues et qu'il n'a pas obtenues.

Et Abdel Aal est très heureux de son métier de policier. S'il monte en autobus et que le receveur vient lui demander le billet, alors il répond avec grande fierté « Police » et que ne ressent-il pas en disant « police », les gens tout de suite le regardent et le saluent.

Et Abdel Aal comme tout être humain pense et rêve à l'avenir. Mais ce rêve n'est pas tellement simple, il ne rêve pas de devenir officier ou Gouverneur, mais il rêve de devenir ministre... et quoi, Ministre de l'Intérieur ! Ya Salam ! Du jour au lendemain, devenir Ministre, avoir une auto et un soldat-gardien à la porte de sa résidence.

C'est simple, oui, c'est simple et rien n'est compliqué chez Allah. Lui qui a créé la terre

N.D.L.R. — Youssef Idriss est l'un des meilleurs écrivains égyptiens de la jeune génération. Il a publié de nombreux recueils de contes.

et l'homme de rien, ne peut-il pas former d'un soldat un Ministre ? Ensuite, pourquoi ne pas faire de lui un Ministre, lui si différent de tous ses collègues, surtout qu'il sait lire et écrire, et qu'il connaît la prononciation exacte du mot Hammarskjeld. Mais voilà que depuis quelque temps on a enquêté sur Abdel Aal. Il avait pris part à l'arrestation de certains malandrins et il avait reçu en consignation les effets volés, signant qu'ils se trouvaient en sa possession. Et quelques jours plus tard ils sont venus faire un inventaire des effets et ils ont trouvé qu'il y avait quelque chose qui manquait. Ils sont allés chez Abdel Aal, et ils l'ont questionné, et ils ont douté de lui, et ils l'ont menacé de le fouiller, et quand Abdel Aal s'est aperçu que la situation devenait grave et qu'ils allaient vraiment le fouiller, il sortit de sa poche l'objet, et cet objet était très important pour ce procès. C'était un chèque : un chèque faux d'un montant de 100.000 livres égyptiennes.

L'officier, étonné, ouvrit une enquête dressa procès-verbal et quand il lui demanda pour quel motif il avait gardé le chèque. Abdel Aal ne trouva pas de réponse à la question ; il se mit à balbutier des paroles et des phrases, essayant de convaincre l'officier, mais celui-ci ne fut pas convaincu. Et à la fin de la journée, Abdel Aal retourna du kism emportant avec lui une grande détresse morale, surtout quand il sut qu'on lui retranchait la moitié de ses appointements et qu'il était transféré du Gouvernorat ; ce fut pire encore quand il reçut un avis de renvoi. Il retournait triste et peiné, mais malgré tout il était tout gai. Il y avait quelque chose que personne ne savait : Abdel Aal avait tiré une photocopie

du chèque, photocopie qui lui avait coûté quinze piastres.

Et la journée s'écoula, et d'autres s'écoulèrent, emportant avec elles toute cette tristesse. Mais la photo du chèque demeura avec lui. Et jusqu'à présent le moment le plus heureux d'Abdel Aal, est celui où il s'isole dans un coin, à l'abri de tous les regards, et qu'il sort de son portefeuille avec délicatesse la photocopie du chèque et qu'il se met à la contempler ; surtout que de rêves ne bâtit-il pas à la lecture de cette phrase : « Payez à l'ordre du porteur le montant de 100.000 Livres Égyptiennes ».

Et après l'avoir bien examiné, avec contentement et grande fierté, il le remet dans son portefeuille, et avec un long soupir, le voilà qui sort de sa torpeur, de son rêve, pour envisager la réalité de la vie, et redevenir soldat, policier, haut de taille et brun.

Youssef Idriss

traduction française
de La Revue du Caire



CHRONIQUE CULTURELLE

I. — LIGUE ARABE

INSTITUT DES MANUSCRITS ARABES. La liste des fiches du dictionnaire du Professeur Fischer, qui se trouvent à l'Académie de la Langue Arabe (lettres *lâm* et *nûn*) a été photographiée sur microfilm pour la *Deutsche Morg. Gesel.* par l'entremise du Professeur Roemer.

• M. Salahuddin El-Munajjed, Directeur de l'Institut a fait au Congrès des Orientalistes de Munich (Août-Sept. 1957) une communication sur « Les activités de l'Institut des manuscrits ». Il a profité de son séjour dans la capitale bavaroise pour y dresser la liste des manuscrits arabes acquis par la Bibliothèque de l'Etat depuis l'époque où Aumer a fait son catalogue. Cette liste sera publiée par les soins de l'Inst. des manuscrits. De même M. Munajjed a passé à la *Bibliothèque Ambrosiana* en juillet 1957 pour cataloguer et microfilmer les manuscrits arabes non catalogués de la nouvelle collection que Griffini avait rapportée du Yémen et qu'il n'avait pas eu le temps de cataloguer entièrement avant sa mort. Elle comporte plus de 2000 manuscrits, la plupart remontant au 11^e siècle de l'H. Ces manuscrits sont précieux pour la connaissance de l'histoire du Yémen et des doctrines zaydites et mo'tazilites. Durant son séjour à Milan, M.

Munajjed a terminé la section D qui comprend près de 600 manuscrits ; un certain nombre d'entre eux, très précieux étaient considérés comme perdus. Le catalogue paraîtra en arabe avec une traduction italienne faite par Mgr Enrico Galbiati, de l'Ambrosiana.

- Une mission composée de M. Rashâd 'Abd al-Mottalib et de Ahmad Sâlem a été envoyée à la Bibliothèque de la Mosquée Al-Ahmad (Tantah), à la Bibliothèque Municipale (Mansûr), à la Bibliothèque de l'Institut de Damiette pour y photographier les manuscrits les plus importants qui se trouvent dans ces bibliothèques (voir liste dans Revue de l'Inst. d. manusc., Nov. 1957, p. 343-345).

- La Direction culturelle de la Ligue Arabe compte confier à un groupe de quatre médecins arabes la préparation d'une *Histoire de la médecine chez les Arabes*. M. Munajjed a été chargé de dresser la liste des sources bibliographiques imprimées et manuscrites concernant le sujet.

- M. Munajjed, Directeur de l'Institut des manuscrits arabes a été nommé membre de l'*Institutum archaeologicum Germanicum* de Berlin.

- L'Institut a publié un certain nombre d'ouvrages pendant l'année 1957 : le *Siyar al-nobalâ'* de Dhahabî (t. 1 par Salâhuddin El-Munajjed, le t. 2 par Ibrâhîm al-Ibyârî), *Al-mohkam* d'Ibn Sîda, sous la direction de Mostafa al-Saqqa et Hussein Nassâr (édition en cours), *Kitâb al-siyar al-kabîr* de Shaybânî (édité par S. El-Munajjed, le *Fihrist al-makhtûtât* (Catalogue des manuscrits photographiés par l'Institut, t. 3) par Fo'âd Sayyed.

Voici le sommaire des deux numéros de la *Revue de l'Institut des manuscrits arabes* (Majallat ma'had al-makhtûtât al-'arabiyya).

VOLUME II, No. 2 (NOV. 1956).

Moh. Hamidullah, *Al-makhtûtât al-'arabiyya fî Bârîs* (Les manuscrits arabes à Paris). Mentionne les manuscrits rares de la Bibl. Nationale, p. 239-245 ; Moh. As'ad Talas, *Al-makhtûtât wa khaza'inoha fî Halab* (Les manuscrits et les Bibliothèques d'Alep). Ce deuxième article est consacré aux bibliothèques privées : Al-Bâbî al-Halabî, al-Kotkhodâ, al-shaykh al-Siddîq, Moh. As'ad al-Jâbirî, 'Abd al-Qâdir al-Jâbirî, al-Sayyâf al-Jazzâr, 'Abdallah al-Marrash, Jibra'il al-Dallâl, Rizqallâh Hassûn, Hosnî Bâqî, al-shaykh Moh. al-'Oqaylî al-'Omarî, al-shaykh Ahmad al-Zarqâ, As'ad al-'Antâbî al-Tabbâkh, al-Hajjâr, Al Talas. Pour chaque bibliothèque, mention des manuscrits rares qui s'y trouvent, p. 246-263 ; 'Abd al-Rahmân 'Abd al-Tawwâb, *Qâ'imat makhtûtât Dâr al-kotob bi-Shebîn al-Kôm* (Liste des manuscrits de la Bibl. de S.). 199 numéros dont un certain nombre de recueils (majânî'), p. 264-285 ; Salâhuddîn El-Munajjed, *Wafayât al-misriyyîn fî 'ahd al-Fâtimâ* (Obituaire des Egyptiens au temps des Fatimides). Edition d'un texte d'Ibn al-Habbâl (mort en 482/1089) avec une introduction sur l'auteur, la description de la collection qui contient le texte et une analyse du texte lui-même. Période envisagée : de 375 de l'H/985 à 456/1063. Nombre de personnages mentionnés : 409 ; — Ibrâhîm Shabbûh, *Sijill qadîm li-maktabat Jâmâ' al-Qayrawân* (Un ancien registre de la Bibliothèque de la mosquée de Kairouan). Edition d'un texte de registre donnant la liste des livres contenus dans la bibliothèque en l'an 693 de l'H/1293, p. 339-372.

Critique des livres : Fo'âd Sayyed, *Fihrist al-makhtûtât bi-dâr al-kotob al-misriyya*, t.1, mostalah al-adîth (par S. El-Monajjed, p. 373 - 4 ;

Shams b. Tulûn, *Ta'rîkh al-Sâlihiyya*, édité par Moh. Ahmad Dahmân (par S. El-Monajjed), p. 375-6 ; Réponse de Shawqî Deif à la critique faite par 'Abd al-'Azîz al-Ahwânî de son édition de *Kitâb al-Moghrib*, p. 377-381 ; Liste des errata du livre *Fadâ'il al-Shâm wa Dimashqî*, édité par S. El-Monajjed en 1950, p. 382-390.

VOLUME III, No. 1 (MAI 1957).

Hussein 'Alî Mahfûz, *Nafâ'is al-makhtûtât al-'arabiyya fî Irân* (Les manuscrits arabes les plus précieux qui se trouvent en Iran). L'auteur qui a résidé cinq ans en Iran a visité les bibliothèques de Téhéran (22), de Tibrîz (4), d'Isfahan (3), de Zenjân (2), de Qomm (1) et de Mashhad (1). Il signale dans son article les manuscrits les plus importants en ne mentionnant le plus souvent que le titre de l'ouvrage, le nom de l'auteur et la date du manuscrit, p. 3-78 ; — 'Abd al-Rahmân 'abd al-Tawwâb, *Qâ'imat makhtûtât Dâr al-kotob bi-l-Zaqâzîq* (Liste des manuscrits de la ville de Z.). Cette bibliothèque a été fondée en 1924. Elle contient 233 manuscrits dont certains sont des recueils, p. 79-104 ; — Emîr Mostafa al-Shehâbî, *Tafsîr kitâb Dioscôrîdes l-ibn al-Baytâr*. Description d'un commentaire de Dioscoride, rapporté de la Mecque par l'Institut des Manuscrits arabes. Ibn al-Baytâr donne souvent les correspondants latins, berbères et parfois syriaques des noms des plantes, p. 105-112 ; — Salâhuddîn El-Munajjed, *Wasf Dimashq fî Masâlik al-absâr li-l-'Omarî* (Description de Damas dans les M. de 'Omarî). Edition du texte d'après le manuscrit de Top Kapu et celui de Paris. Dans l'introduction M. Munajjed donne la biographie, inédite, de 'Omarî (M. en 749 de l'H/1348) par Safadî, p. 113-126 ; — 'Abd al-'Azîz al-Ahwânî, *Alfâz maghribiyya min*

Kitâb Ibn Hishâm al-Lakhmî fî lahn al-‘amma (Mots maghrébins se trouvant dans le K....). M. Ahwânî a limité son choix à deux catégories de mots : termes étrangers et ceux provenant de dialectes locaux arabes ayant pris un sens nouveau, p. 127-157.

Critique des livres : D. J. Boilot, *L'œuvre d'al-Birûnî* (par S. El-Monajjed) p. 158-159 ; — P. Voorhoeve, *Handlist of arabic manuscripts in the Library of the University of London* (par S. El-Monajjed), p. 160 ; — Vajda, *Les certificats de lecture et de transmission dans les manuscrits arabes de la Bibliothèque Nationale de Paris* (par S. El-M.), p. 161 ; — *Hawl Kitâb al-bighâl*. Réponse de Ch. Pellat à la critique de Harûn, p. 162-163 ; — Ibn Tabâ Tâbâ, *'Iyar al-shi'r*, édité par Tâhâ al-Hajirî et Moh. Zaghlûl Sallâm (par Sayyed Ahmas Saqr), p. 164-167 ; — Bichr Farès, *Kayfa zawwaqat al-'Arab kotob al-falsafa wa-l-fiqh* (par Fo'âd Sayyed), p. 168 ; — *Hawl Kitâb al-iâta fî akhbâr Gharnâta*, réponse de Mohammad 'Abdallâh 'Enân à la critique de Lotfî 'Abd al-Badî', p. 169-175 ; — Liste des errata du tome 1er du *Siyar al-nobalâ*, p. 176-181. Liste des textes arabe édités en 1956 : Syrie (9), Iraq (5), Liban (4), Egypte (23), Espagne (1), Allemagne (1), Turquie (1), France (1), Catalogues de manuscrits (5).

VOLUME III, No. 2 (NOV. 1957).

Fo'âd Sayyed, *Nawâdir al-makhtûtât fî maktabat Tal'at* (Les manuscrits les plus rares de la B.T.). Choix de 140 manuscrits dans diverses matières (langue et grammaire, tafsîr et lectures, hadîth, dogmatique, mystique), p. 197-236 (à suivre) ; — 'Abd al-Rahmân 'Abd al-Tawwâb, *Qâ'imat makhtûtât Dâr al-kotob al-baladiyya bi-Tantah*

(Catalogue de la Bibliothèque municipale de Tanta), 292 manuscrits, p. 237-265; — Yahya al-Khashshâb, *Kitâb âdâb al-mota'allimân li-l-Tûsî*, Edition du texte avec introduction d'après un manuscrit se trouvant à l'Université du Caire, p. 267-284; 'AAbd al-'Azîz al-Ahwânî, *Alfâz maghribiyya min Kitâb Ibn Hishâm al-Lakhmî fî lahn al-'âmma*. Suite de l'article paru dans le No. de mai, p. 285-321; — Lotfî 'Abd al-Badî', *Wathîca murrâkoshiyya bil-isbâniyya* (Un document marocain en espagnol). Il s'agit d'une lettre que le sultan du Maroc, Moulay Ismâ'îl a envoyé à Charles II, roi d'Espagne en 1699, p. 323-332.

Critique des livres : Kitâb yatadamman hikâyât 'ajîba wa akhbâr gharîba (Das Buch der wunder-
Erzählungen und seltsamen Geschichten), édité par Hans Wehr (par S. El-Munajjed), p. 333-4; — Jâhîz, *Mofâkharat al-jawârî wa-l-ghilmân*, édité par Charles Pellat (S. El-M.), p. 335; — Korkîs 'Awwâd, *Al-makhtûtât al-ta'rîkhiyya fî khi-zânat kotob al-mathaf al-'irâqî bi-Baghdâd* (par S. El-M.), p. 336-337; — *Shi'r al-Mithqab al-'Abdî*, édité par Moh. Hasan Al Yâsîn (par Mâzin al-Mobâarak), p. 338-9; — *Tafsîr al-Qâsimî al-mosamma « Mahâsin al-ta'wîl »*, édité par Moh. Fo'âd 'Abd al-Bâqî (par Mâzin Mobâarak), p. 339-340; — R. B. Sergent, *Majmû' khittî fî Hadramawt* (Materials for South Arabian History), p. 341-342.

2. — ACADEMIE DE LA LANGUE ARABE

REVUE DE L'ACADEMIE. — L'Académie a publié le t. 9 de sa Revue. Il est consacré surtout au Congrès des 18e-19e sessions et contient les divers travaux et conférences de l'auguste assemblée. Voici le contenu de ce volume :

Masûr Fahmî, secrétaire de l'Académie : L'Académie pendant un an p. 1 - 6

Travaux et conférences des membres :

I. — La langue

- Ibrâhîm Madkûr, *L'esprit et la langue* p. 9 - 13
 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd, *La sémantique* p. 14 - 18
 Mahmûd Taymûr, *La langue de la société* p. 19 - 31
 Ahmad Hasan al-Zayyat, *L'Académie et la langue populaire* p. 32 - 35
 Ahmad Amîn, *Raisons du volume considérable des dictionnaires arabes* p. 36 - 41
 Mohammad Rida al-Shabîbî, *Le dictionnaire Al-mosâ'id du Père Anastase al-Karmalî* p. 42 - 44
 Mohammad Rida al-Shabîbî, *Le fiqh des styles* ..
 p. 45 - 46
 'Abd al-Hamîd al-'Abbâdî, *Trois évènements de l'histoire musulmane qui ont contribué au développement et à l'extension de la langue arabe*
 (1. Arabisation des bureaux gouvernementaux sous 'Abd al-Malik b. Marwân (65 à 86 de l'H.)
 2. Recueil du hadîth sous 'Omar b. 'abd al-'Azîz (99 à 101 de l'H.) 3. Traduction des livres philosophiques du grec à l'arabe) p. 47 - 52
 Mohammad Farîd Abû Hadîd, *Quelques considérations sur les pluriels du trilittère* p. 53 - 60
 'Abd al-Qâdir al-Maghribî, *La radicale supposée ajoutée* p. 61 - 65

- Khalîl al-Sakâkînî, *Réflexions sur la langue*
 p. 66 - 69
- Rida al-Shabîbî, *Entre la langue littéraire et le dialectal* p. 70 - 75
- Louis Massignon, *Equivalence culturelle entre la langue arabe et les langues occidentales*
 p. 76 - 77
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *La spontanéité naturelle (al-salîqiyya) dans le langage* p. 78 - 82

II. — Recherches linguistiques

- ‘Abd al-Wahhâb ‘Azzâm, *Les mots arabes dans les langues islamiques non-arabes* p. 85 - 86
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Al-samarmar, un nom d’oiseau* p. 87 - 96
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Mots courants dans la langue populaire qui n’existent pas dans la langue arabe* p. 97 - 100
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Consultation linguistique sur l’expression : « Lever la tête haute » (yarfa‘ al-ra’s âliyan)* p. 101 - 103
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Examen de deux termes militaires : sentier et ravin* p. 104 - 107
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Routine et « ratîb »* p. 108 - 110
- ‘Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Le coton dans la langue arabe* p. 111 - 115
- Mohammad al-Tâhir b. Ashûr, *L’expression : kâna mimma yaf‘al kadha* p. 116 - 121
- ‘Abdallaâh ‘Abd al-Rahmân al-Amîn, *Mots des dialectes soudanais d’origine arabe* p. 122 - 128
- Ahmad al-Zayyât, *Mots employés par des écrivains contemporains entérinés par l’Académie*
 p. 128 - 133

III. — Littérature et Critique

- Mahmûd Taymûr, *La littérature populaire*
 p. 135 - 145
- 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd, *Diwân Min wahy al-mar'a de 'Abd al-Rahmân Sidkî* (1er prix de l'Académie pour la poésie (1952-1953))
 p. 146 - 150
- Mahmûd Taymûr, *Le conte Tempête de 'Abd al-Sattâr Ahmad Farrâg* (2e prix de l'Académie pour le conte long) p. 151 - 156

IV. — Les termes techniques

- Mohammad Rida al-Shabîbî, *Les termes scientifiques et le livre Jâmi' ashtât al-nabât d'Idrîsî*
 p. 159 - 164
- Louis Massignon, *Les termes arabes concernant l'hospitalité* (al-qirâr et ikrâm al-dayf)
 p. 165 - 166
- 'Abd al-Qâdir al-Maghribî, *Des termes techniques militaires* p. 167 - 170
- Mots techniques entérinés par l'Académie
 p. 173 - 274
- Ad memoriam : Faris Nimr p. 277 - 280

V. — Décisions et nouvelles

1. Simplification de l'écriture arabe p. 283 - 286
2. Simplification de l'orthographe p. 287 - 297
3. Nouvelles de l'Académie p. 295 - 300
4. Concours de l'Académie pour 1957-1958 entre les écrivains de pays arabes pour le meilleur roman (sujet social ou historique) comportant au moins 150 pages de moyennes dimensions.

AEGYPTIACA CHRISTIANA. — Sous ce titre, les RR.PP. Franciscains du Séminaire Oriental de Guizeh, sous la direction du R.P. Gabriele Giamberardini, présentent au public une série d'études et de documents précieux, signe éloquent de leur activité *in auxilium coptorum* qui justifie leur présence en Egypte.

Le programme tracé par les *Aegyptiaca Christiana* comprend trois séries d'ouvrages :

1) Des monographies. Ce sont des volumes à caractère dogmatique, biblique, moral, juridique, ascétique, pastoral, historique. Sept volumes ont déjà paru : 1. *Kyrilliana* (Spicilegia edita S. Cyrilli Alex. XV recurrense saeculo 444 - 1944, Cairo, 1937 ; 2. *L'Assunzione di Maria nella Chiesa Egiziana* (G. Giamberardini), Cairo, 1952 ; 3. *La Mediazione di Maria nella Chiesa Egiziana* (G. Giamberardini), Gerusalemme, 1953 ; 5. *L'immacolata Concezione di Maria nella Chiesa Egiziana* (G. Giamberardini), Cairo, 1953 ; 6. *S. Antonio Abate nel XVI centenario della sua morte*, Cairo, 1956 ; 7. *Marie dans la liturgie copte* (G. Giamberardini), Paris 1957.

2) Des traductions, destinées à rendre accessible au public européen le patrimoine traditionnel de l'Eglise copte. On se propose de traduire en italien la collection canonique, les textes théologiques et les livres liturgiques. La traduction de ces derniers paraîtra en premier lieu.

3) Des Collectanea, série de volumes comprenant des études variées, des documents inédits et une bibliographie annuelle concernant l'Eglise copte. Le premier volume de ces Collectanea vient de paraître : 300 pages avec abondante illustrations et d'une excellente tenue scientifique. En voici le contenu :

A. STUDI : I. G. Giamberardini, *La consacrazione eucaristica nelle Chiesa copta*, p. 9 - 124 ; G. Manfredi, *Richerche sull'origine del « Praefectus missionis » e la preffettura egitto-etiofia affidata ai Frati Minori (1630 - 1692)*, p. 125 - 196. DOCUMENTI : G. Giamberardini, *Istruzione del S. Ufficio sul Battesimo e sulle Ordinazioni dei Copti*, a. 1885, p. 199 - 205 ; G. Giamberardini, *Relazione dei Missionari dell'Alto Egitto*, a. 1746, p. 207 - 219 ; P. Noordeloos, *Leggenda italiana sconosciuta sulla visita di S. Antonio a S. Paolo di Tebe*, a. 1474, p. 221 - 239 ; G. Giamberardini, *Sei stele del Convento dei Martiri a Esnâ*, p. 241 - 249 ; B. Namûr — C. de Angelis, *Bibliografia dei Copti ortodossi*, a. 1956, p. 251 - 299.

Toutes nos félicitations au R.P. G. Giamberardini pour sa courageuse entreprise qui mérite tous les éloges et les encouragements.

LES CAHIERS COPTES, — 1956, No. 11 : P. Sylvestre Chauleur, *Le Portugais Pero de Covilham et les Coptes abyssins*, p. 3 - 12 ; Dr. Maria Kramer, *Studien zu koptischen Paschabüchern, I. Turuhât, 1. Begriffbestimmung des tarh*, p. 13 - 17 ; L. Keimer, *La figure d'un prêtre copte dans un ancien théâtre d'ombres d'Égypte*, p. 18 - 19 ; L. Keimer, *Les prosternations pénitentiaires des moines du Couvent de St Paul dans le désert de l'Est*, p. 20 - 21 ; L. Keimer, *Deux boucles d'oreilles*, p. 22 - 24.

1956, No. 12 : P. Sylvestre Chauleur, *Deux pages d'un manuscrit sur la Sainte Vierge*, p. 2 - 5 ; Dr. J. Garrido, *Tableaux comparatifs des quatorze anaphores de l'Église éthiopienne*, p. 17 - 24.

1957, Nos 13 - 14 : Dr. J. Garrido, *La Messe copte*, p. 2 - 48 (avec 40 illustrations).

1957, No. 15 : P. Sylvestre Chauleur, *Sur un papyrus, portant un fragment de l'Évangile selon Saint Mathieu, découvert en Égypte*, p. 3-4 ; Dr. J. Garrido, *Un nouveau papyrus de l'Évangile de Saint Mathieu en copte sahidique*, p. 5-16.

NOUVELLES BREVES

- M. Yûsof Karam poursuit dans sa laborieuse retraite de Tantah son admirable œuvre philosophique en arabe. Il a publié en 1957 un ouvrage intitulé *Al-'aql wa-l-wojûd* (L'intelligence et l'être) qui est une défense vigoureuse, en une langue ferme, précise dans la pure tradition des philosophes arabes, des droits de l'intelligence et de la connaissance. Un autre volume un traité de Cosmologie et de métaphysique est en impression aux Editions Al-Ma'âref. M. Karam a sur le chantier actuellement, pour achever son traité de philosophie, le volume concernant la Morale.

- M. Miguel Calderon a traduit en espagnol des chapitres du roman de 'Aqqâd intitulé *Sârah*, le *Ahl al-fann* (*Les artistes*) de Tawfîq al-Hakîm, le *Bâb al-dhahabî* (*La porte dorée*) d'Ibrâhîm al-Misrî. M. Fornéas a traduit, également en espagnol, *Qaryaton zâlîma* (*La Cité inique*) du Dr Kâmil Hussein. Une traduction anglaise du même livre est en cours, entreprise par Kenneth Cragg, Rédacteur en chef du *Muslim World*.

- La Bibliothèque Nationale du Caire (Dâr al-kotob) a fait don à plus de cinquante bibliothèques d'Égypte ou des pays arabes d'un certain nombre de ses publications. Parmi ces heureux bénéficiaires citons la bibliothèque de l'Education Nationale de

Jordanie, celle de Yougoslavie, l'Institut musulman de Péking, celles du Ministère de l'Education du Maroc, de l'Université de Madras, de Kolliyat almaqâsid de Beyrouth, de l'Université syrienne de Damas, de la Bibliothèque islamique de Djakarta.

- L'Azhar a reçu officiellement consignation de la Cité des Recherches Islamiques, érigée à 'Abbassiah sur l'ancien emplacement du départ du mahmal. La construction de cette Cité a coûté 2 millions de livres. Elle comporte 41 bâtiments pouvant loger 5000 étudiants. Un pavillon spécial sera consacré aux hôtes musulmans de marque qui visiteront le Caire.

- La Direction Culturelle du Ministère de l'Education Nationale étudie le projet de fondation au Caire d'un Centre permanent pour la Culture arabe, destiné aux étrangers qui visitent l'Egypte. De même étudie le projet d'une fondation d'un Institut d'Etudes orientales et égyptiennes à Bonn.

- Le Ministère de l'Education Nationale a reçu 200 bourses pour l'Europe pendant l'année 1957 réparties comme suit : 27 pour des doctorats (15 en Allemagne orientale pour l'enseignement industriel, commercial et agricole, 8 en Tchécoslovaquie pour l'enseignement industriel, 3 en Yougoslavie pour l'enseignement agricole), 142 bourses pour l'enseignement pratique dont 90 de l'Allemagne occidentale, 58 de Tchécoslovaquie, 17 des Nations Unies, 6 de Yougoslavie. Les bourses de doctorat sont pour quatre ans, les autres sont annuelles.

- Le Comité Supérieur des Lettres et des arts a participé à l'exposition des arts islamiques qui s'est tenue à Lahore en janvier 1958. Il a également nommé un Comité pour l'étude du pa-

trimoine islamique sous la direction de M. 'Abbâs Mahmûd al-'Aqqâd.

- Le 9 avril 1957 un certain nombre de poètes se sont réunis au Club des Journalistes pour étudier le projet de la fondation d'une Société de poètes. Un comité de direction été désigné avec comme président M. 'Azîz Abâza. La société se propose de promouvoir une coopération entre les poètes de langue arabe, de les aider à publier à diffuser leurs œuvres poétiques, de protéger leurs droits à la fois spirituels et matériels.

- L'Azhar a officiellement permis l'édition du Coran en Braille. Il a décidé d'introduire l'enseignement de cette méthode dans l'Université avec le concours du Centre pour aveugles de Zeitoun.

- La section orientale de la Bibliothèque de l'Université de Léningrad a envoyé plus de 1000 volumes de livres scientifiques modernes à l'Université du Caire. Elle lui avait envoyé auparavant une grande quantité de journaux et de revues provenant de Chine, de l'Inde, du Vietnam, de la Mongolie et de l'Afghanistan.

- Le 25 juillet 1957, le Ministre de l'Education Nationale inaugura à l'Hôtel San Stefano à Alexandrie le Festival Hafez Ibrâhîm organisé par le Comité Supérieur des Lettres et des Arts pour le 25e anniversaire de la mort du grand poète. Le festival auquel assistèrent des représentants des pays arabes dura trois jours. Un ouvrage commémoratif recueillera les travaux de ces journées.

G. C. Anawati